Thiener député
du G∴ O∴ de France
place maubert 21

LE

VADE MECUM

Maçonnique.

LE VADE MECUM MAÇONNIQUE,

EXTRAIT DES STATUTS, RITUELS ET RÉGLEMENS DE L'ORDRE AU RIT ÉCOSSAIS;

Esquisse historique sur la Maçonnerie,

DISCOURS D'INITIATION, POÉSIES, etc.,

PAR

L. RÉTIF DE LA BRETONNE,

Vén.·. des Hospitaliers Français.



O.·. de Paris.

IMPRIMERIE DU F.·. LEBÈGUE,

RUE DES NOYERS, 8.

1840.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

Exposé de l'Auteur.

Mes FF.·.,

Après avoir parcouru pendant trois lustres les sinuosités d'une carrière jonchée souvent d'absinthe et de ronces; après avoir visité, sans en connaître les beautés ni la cause, une partie de ce globe qu'on nomme Italie, et dont les débris antiques d'une grandeur détruite, révèlent encore à l'œil du voyageur, ce que furent jadis ses habitans, ce qu'ils sont, et ce qu'ils devraient être. Ramené sur le sol de la patrie, abandonné pour ainsi dire aux caprices d'une destinée bizarre, las d'une vie errante, avide de repos, honteux de mon ignorance; mais jaloux de connaître, de m'instruire; sans calculer mes forces, ni mesurer la portée de ma vue et le danger de mon imprévoyante curiosité,

j'osai soulever, d'une main tremblante, le voile du passé, et promenant des regards inquiets sur le livre vermoulu qui renferme l'histoire des générations éteintes, et qui devrait bien servir de leçons à celles du présent et de l'avenir, je m'écriais :

« Ainsi donc périssent les hommes,
» Les empires et les nations......
» Le temps a tout détruit, Thèbes, Rome, Carthage,
» Le Mède, le Persan, le Macédonien,
» L'âge d'or et de fer, celui du vasselage,
» Tout a payé tribut au pouvoir du Destin.
» L'Ambition, l'Orgueil ont envahi la terre,
» Mis à jour les forfaits, la Haine, le Dépit ;
» La Discorde a poussé le fils contre le père,
» Et le globe ébranlé dans cet affreux conflit,
» A vu l'obscurité succéder à l'aurore ;
» Et quand il est sorti de ce fatal oubli,
» Un ordre bienfaisant pour lui veillait encore,
» Et propageait partout son culte favori. »

Cet ordre, mes FF.·., avait porté dans mon cœur une empreinte ineffaçable. Ces mystérieux bienfaits nous avaient tendu plus d'une fois leurs mains bienfaisantes. Amant de la nature, je ne pus me défendre de vouer mon existence à son culte. Sa morale épurée m'électrisa. Je n'étais Maçon

que de nom, quand un ami, un F.·. bien aimé me le rendit de fait, en me faisant affilier ici, dans cet asile de paix et d'unité.

Rendu à la vie active, encouragé par vous, aidé de vos conseils, élevé par vos soins, votre amitié, sur le pinacle de la faveur la plus insigne, je n'ai point oublié ma faiblesse, mon inexpérience; et comme par le passé, je réclame votre indulgence pour ce qui concerne l'émission de ma pensée, dans ce Recueil d'Instruction, extrait en partie des Statuts de l'Ordre et de nos Rituels.

Comme moi, l'Initié doit avoir besoin de connaître; il doit être jaloux de s'instruire, heureux de pouvoir céder à l'attraction de l'enseignement.

La complication de nos travaux périodiques ne saurait nous laisser assez de temps pour donner aux Initiés les connaissances qu'ils ont besoin; et la plus intelligente conception ne saurait retenir et embrasser en quelques heures les connaissances du vaste domaine maçonnique.

Il faut donc que l'Initié médite en silence, qu'il consulte son cœur, observe les im-

muables lois de la nature, qu'il règle sur elles sa conduite et ses actions, et les appuie sur l'égide de la vérité et de la raison, filles de la morale, qui, comme un flambeau, sert de phare à l'homme qui a le sentiment de sa dignité gravé en lui, et qui veut en un mot apprendre, pour enseigner ensuite à ses semblables, quelle est la place que tient la Maçonnerie dans l'univers, et quelles sont les obligations que le véritable Maçon contracte envers elle, dès l'instant qu'il est initié à ses mystères.

PAR LE F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE, *Vén.·.*



N° 1.

Esquisse historique de la Maçonnerie.

Mes FF.·.

Loin du cahos bruyant de ce monde éphémère,
Et du trafic honteux qu'on y voit exploiter,
Vieillit inaperçu dans l'ombre du mystère.
Un peuple généreux fait pour se respecter,
Pour se prêter appui, mutuelle assistance ;
Ce peuple bienfaisant, du profane inconnu,
Qui se fait un devoir d'assister l'indigence,
De défendre l'honneur, d'enseigner la vertu,
Et qui sous l'étendard de la philantropie,
Va professant partout ses utiles leçons,
Et les met à profit dans le cours de sa vie ;
Ce peuple universel c'est celui des Maçons.

Le même que l'imagination féconde de mille auteurs a fait sortir tour à tour des gymnosophistes de l'Inde, des temples de Memphis et d'Héliopolis, des mystères d'Éleusis en Grèce, ou du culte de la bonne déesse à Rome, de la construction et destruction du temple de Salomon, de la religion druidique, de l'expédition chevale-

resque des Croisades, de l'institution des Tribunaux secrets d'Allemagne, aux XIIIe et XIVe siècles, ou du mysticisme religieux de Cromwell, ou efin des Templiers, avant et depuis la destruction de l'ordre.

Toutes ces origines, plus ou moins spécieuses, sont assez difficiles à établir, et, historiquement parlant, elles sont impossibles à justifier, parce que dans ces temps il n'existait pas d'archives, et que les produits du burin étaient brûlés immédiatement après la sanction d'usage.

Quoi qu'il en soit, pour être plus en harmonie avec l'histoire, je conclus avec elle que la Maçonnerie est née de *la haine du mal et de l'amour du bien;* qu'elle doit être aussi vieille que le monde, et qu'elle durera autant que lui; car

Quand l'Esprit créateur anima les mortels,
Ne prescrivit-il pas les devoirs mutuels ?
Ne se donnaient-ils pas le nom chéri de frère,
Ne partageaient-ils pas les produits que la terre
Prodigue chaque jour à tous ses habitans ?
Livrés par le destin aux caprices du temps,
Nus, privés des besoins les plus chers à la vie,
Errans de bois en bois, sans gîte, sans patrie.

N'ayant pour tout abri que la voûte des cieux,
Pour Dieu que le soleil, cet astre radieux,
Que nous vénérons tous comme un bienfaisant être,
Et que tout l'univers admire sans connaître.
Ces hommes du hasard, sans force, ni mentor,
Ignorant jusqu'au nom qui leur donnait essor,
Quel instinct les guida, qui protégea leurs vies,
Qui donc civilisa leurs âmes abruties
Si ce n'est le besoin de s'unir, de s'aimer,
De confondre leurs maux, afin de les calmer.

Cette nature incompréhensible et bienfaisante ne leur a-t-elle pas fait connaître, comme à vous, qu'en leur donnant sans distinction le souffle de la vitalité et la jouissance de ses merveilles, elle nous considérait tous comme ses fils; que nous devions la respecter comme notre mère commune, et nous aimer entre nous comme frères.

L'homme appartient à l'homme, il est né son égal;
C'est son vivant portrait, et non pas son vassal,

ai-je dit. Cet homme de quelle contrée qu'il soit, quel culte qu'il professe, quelque soit sa couleur, sa manière de penser et de voir, *toutes les fois qu'il justifie qu'il est de bonnes mœurs*, doit être considéré comme un second nous-même. Malheur à l'insensé

qui le repousse, malheur à celui qui méconnaît sa voix suppliante, anathême à celui qui prêche l'excommunication et l'intolérance, au lieu de l'union et de la paix entre tous les mortels. Honte, mille fois honte à la bouche qui proclame la discorde et l'irréligion dans le monde profane, et qui porte ce dernier à s'armer contre la vierge inoffensive du philantrope, la fille candide de la nature, la Maçonnerie, objet de notre culte et de notre vénération :

C'est elle qui vers Dieu dirige notre cœur,
C'est elle qui répond quand frappe le malheur,
Qui charme nos instans, encourage nos veilles,
Qui sur tout et partout raisonne à nos oreilles.
Qui ranime l'espoir, cette félicité
Dont l'âme se repaît avec avidité.

Dès son origine (qui date en France de 1725), l'amour des nouveautés enfanta des prosélites, et le désir de s'entourer d'un mystère, fit accourir les enthousiastes au seul nom de Maçon, auquel les plus grandes illustrations vinrent s'associer.

Tout ce qui comprend la haute portée de la véritable philosophie, aspire à l'initiation;

les grands s'abaissent, les petits s'élèvent, les cœurs battent pour la même cause, les voix se confondent, les langues se comprennent, et, pour la première fois peut-être, l'on goûte cette félicité qui fait les délices de la vie.

Ce bonheur devait, pouvait être éternel; si alors comme de nos jours, il ne se fût trouvé des intrigans prêts à exploiter ce *qui inspire la confiance et la stabilité*. Mais la défiance ombrageuse des uns, le fanatisme aveugle des autres, s'éleva tout-à-coup comme un géant contre la plus tolérante institution.

La Calomnie aux mille voix embouche sa trompette sacrilége; les Francs-Maçons sont traqués comme des damnés et des loups-garoux; des soi-disant ministres d'un Dieu de bonté et de miséricorde *lancent contre eux les foudres du Vatican, et bientôt le sinistre cri d'extermination exalte l'esprit des fanatiques, qui tout en allumant les bûchers de l'inquisition, répondent à ce cri satanique par celui de mort.*

Subjugués, abrutis par la crainte, la raison

s'égare, l'esprit s'amollit, la résolution manque et cède à la terreur, à l'idiotisme qui saisit tour à tour en 1735, 38, 44 et 1745, la bourgeoisie, l'armée, la justice et le souverain, *qui pour complaire au sénat romain et aux édits du Châtelet, exclut de France l'ordre maçonnique.* Traqué hors du sol natal, comme une hydre dangereuse, le Franc-Maçon, n'ayant point à justifier une conduite irréprochable, ne fut pas long-temps à rencontrer cette terre promise à *l'exilé :* son cri de détresse frappe l'oreille *fraternelle*, et comme son temple est l'univers, c'est à qui répondra à cet appel d'agonie.

Ici c'est la Maçonnerie anglaise de 287, qui lui tend les bras; la vieille souche écossaise de 1150, qui lui ouvre son cœur; l'Espagne asservie de 1729, qui brave les tortures; l'Irlande de 1730, qui lui offre son foyer protecteur; la Hollande, éminemment maçonne, de 1731, qui brigue l'honneur de l'hospitalité; la Russie de 1733; l'Italie monacale de 1737; la Prusse, toute dévouée à l'ordre, ainsi que l'Autriche, de

1738; la Suisse, la Turquie, sans compter l'antique abri de la famille Scandinave, et celle des autres parties du globe, qui reçoit et recevait aussi alors *cet homme libre qui se fait une loi d'aimer, de secourir le pauvre et le riche quand ils sont vertueux.* Vous le savez, mes FF.·., bonheur et malheur ne purent jamais vivre en harmonie, parce qu'il leur fut toujours mis en présence l'orgueil et le dédain, et que le mensonge prit toujours la place de la vérité.

Le démon scolastique, dont la science fut presque toujours réduite à l'art infernal de duper les sots et d'effrayer les poltrons, trouva bientôt ailleurs comme dans notre patrie les moyens honteux de subjuguer les protecteurs de cette Maçonnerie *qui commande le respect de tous les cultes, auxquels elle porte cependant un continuel ombrage.*

Aussi, qu'arriva-t-il?..... Elle ferma ses temples, produits ingénieux de la main de l'homme; mais celui de la nature, celui de la voûte commune, celui de l'incompréhensible puissance *ne cesse pas d'être ouvert et de recevoir son hommage;* car le Maçon

d'alors ne craignait pas, et n'avait pas besoin d'un interprète *pour rendre à son Créateur les bienfaits qu'il lui devait, parce que son cœur était pur et sa conscience sans reproche.* Mes FF.·., depuis l'ordre a vieilli avec le temps, il a vu la chûte et la décadence des empires, il a gémi sans doute en voyant les malheurs qui frappaient l'humanité; mais étranger aux émotions qui ébranlaient le monde, enseveli dans l'ombre du mystère, *fidèle à ses dogmes, il a marché sans mot dire dans le sentier de morale et de paix où vous le voyez.*

Ne croyez pas cependant que ces persécutions se soient bornées à notre sol : elles ont comme lui fait le tour du globe, avec la différence que nos fruits ont germé et grandi partout, tandis que les leurs ont abreuvé de dégoûts et d'horreurs le sol qu'elles ont foulé, et souillé du sang des mortels.

Comme l'éclair qui fend la nue, la vérité perce aussi quelquefois dans l'obscurité la plus profonde, se fait jour partout, et pénètre malgré les embûches des méchans et

les efforts de leurs satellites, dans les cœurs des hommes égarés, parle à leur conscience, à leur amour-propre, et parvient à substituer par intervalle le flambeau de la lumière à celui des ténèbres. Il en fut de même de la Maçonnerie, comme l'orage d'un jour d'été, l'erreur se dissipa et les progrès de la civilisation, qu'elle encouragea toujours, ont fini par lui acquérir dans l'univers la place qu'elle doit posséder un jour, si les mandataires de ses lois savent tirer partie de leur haute et salutaire influence.

Ici, mes FF.·., je me résume; car les bornes du canevas que je me suis fait, touchent à leur fin comme celui de mes connaissances.

Je demanderai seulement aux persécuteurs de notre Ordre, ce qu'ils répondraient au jugement dernier qu'ils prédisent, *si le Souverain Juge les appelait à sa barre* pour rendre compte de leurs actes.

Que faisaient les Maçons pour que les édits du Châtelet, de 1735, 37, 44 et 1745, les fassent traquer comme des bêtes fauves, condamner aux plus affreuses tortures et

déporter au Fort-Lévêque? Qu'avaient-ils fait pour que les maisons qui les recevaient fussent murées? Et de quel crime leurs hôtes s'étaient-ils donc rendus coupables pour qu'il leur soit infligé des amendes de mille à trois mille francs *.

Que répondraient Clément XII, Benoît XIV, Pie VII et autres, si on leur demandait raison des cruautés exercées par suite de leurs bulles de 1739, 40 et 42?

Quels motifs donnerait l'inquisition ultramontaine et ses voisins limitrophes pour justifier les iniquités des années 1740, 42, 43, 89, 91, 94, 1811, 13, 14, 25 et 1828? Que répondraient enfin, ces docteurs impies, qui se servent de la morale qu'ils ne connaissent pas, si on leur demandait : dites-nous ce que vous avaient fait les *trois cent quarante-un mille quatre cent quarante victimes* dépouillées et brûlées par vos soins?..... Par vous, qui osez dire par le monde : *Dieu a dit tu aimeras ton prochain comme toi-même ; et surtout tu ne*

---

* Hure, traiteur, rue des Deux-Ecus, fut du nombre.

tueras pas, parce que ton existence n'appartient qu'à ton Créateur.

C'est donc parce que ces malheureux ne croyaient pas, ne pensaient pas comme vous; qu'ils ne partageaient pas votre erreur, votre égoïsme, votre tyrannie, votre férocité...... que vous les avez fait assassiner ?

Malédiction au juge inique comme au faux prophète, a dit le juste! Gloire à la vertu, au disciple qui la professe et l'enseigne!

Frères, ajoute à ses égaux, celui qui prêche la morale maçonnique, si l'on frappe à votre porte, voyez qui; ne vous arrêtez pas au langage, à la couleur, à l'habit, au culte, à l'opinion de celui qui sollicite son ouverture. Sachez ce que veut de vous ce solliciteur; et quand vous serez convaincu qu'il est né libre, et de bonnes mœurs, ouvrez-lui, accueillez-le, secourez-le, comme vous voudriez l'être au besoin; car l'homme de bien quel qu'il soit a droit à notre appui, parce que cet homme, a dit Legouvé, est un F.·., un ami, qui nous est donné par la nature.

« Son contrat social est une loi commune,
» L'homme civilisé doit suivre sa fortune,
» Supporter en égal ses pertes et profits,
» Et ne faire qu'un lot pour les grands et petits. »

Je termine en faisant des vœux pour que les phases du passé et pour que le grand Arch.·. de l'univers frappent d'impuissance et de crainte quiconque aurait la pensée de revivifier les horribles saturnales des temps de barbarie.

PAR LE F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE, *Vén.·.*

Note chronologique.

La R.·. L.·. DES HOSPITALIERS FRANÇAIS est inscrite sous le n° 5 du Livre d'Or, et a été instalée en septembre 1821, par l'Il.·. ✠.·. Comte MURAIRE, son Vén.·. d'honneur. Depuis elle a été présidée jusqu'à ce jour, 2 décembre 1839, par les TT.·. CC.·. FF.·.

1er SAINDIZIER.
2e JESSON.
3e PERREL.
4e MOULEAU.
5e SIROT.
6e RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 2.

Extrait du Rituel.



HABILLEMENT.

Cet habillement, mon F.·., consiste en un tablier de peau blanche, et des gants de même couleur; c'est le symbole du travail; le Maçon ne doit jamais se présenter en L.·. sans en être revêtu (art. 37 du réglement). Vous devez le porter la bavette relevée.

Le costume de ville doit être propre et décent.

N° 3.

Extrait des Réglemens.



RÈGLE D'ORDRE.

Tout Membre d'une L.·., en arrivant dans les pas perdus, se décore de l'habit de son gr.·. et frappe ensuite à la porte du temple les coups mystérieux. Averti par un signal de l'intérieur qu'il a été entendu, il doit attendre pour entrer que le Couvreur lui ait ouvert. Si l'on est au milieu d'une délibération, il reste dehors ou s'abstient de voter.

Si le F.·. est Visiteur, il doit attendre que le Grand-Expert soit venu le tuiler (il va sans dire que là il doit répondre comme on le lui a enseigné). Introduit, il

marche selon le mode prescrit, s'arrête entre les deux col.·., salue maçonniquement à l'est, à l'ouest et au sud, se met à l'ordre, et attend ainsi que le Vén.·. lui dise de prendre séance; s'il est Apprenti, sa place est au nord, col.·. B.·.; s'il est Compagnon, au sud, col.·. J.·.; Maître, indistinctement sur l'une des col.·.

Il n'est permis ni de sortir du temple ni de passer d'une col.·. à l'autre sans en avoir obtenu l'autorisation, dans le premier cas, du Vén.·., dans le second, du Surv.·. de sa col.·. Un Maçon doit se tenir décemment sur sa col.·., et ne parler ni à haute voix ni à voix basse, il se doit tout entier aux trav.·. (art. 35 à 46 du réglement).

Lorsqu'un F.·. veut faire quelque demande, il se lève, se tourne vers le Surv.·. de sa col.·., qui est opposée à celle où il se trouve, frappe dans ses mains pour attirer ses regards, se met à l'ordre et attend, pour émettre sa pensée que la parole lui soit accordée. Alors il expose en termes clairs et précis les observations qu'il croit devoir faire; il ne peut parler plus de trois fois sur le même sujet. Si au milieu de son discours le Vén.·. frappe, il s'interrompt, et ne continue que sur l'invitation qui lui en est faite.

Le Vén.·. seul a le droit d'interrompre un F.·. s'il s'éloigne de la question ou s'il emploie des expressions inconvenantes. Dans ce cas ou dans celui de toute autre infraction à la discipline, le Vén.·. peut faire présenter au F.·. en défaut le tronc de bienfaisance, et celui-ci doit sans murmurer y déposer son offrande.



N° 4.

HOMMAGE A LA TOLÉRANCE.



Salut, divine Tolérance,
Salut trois fois te soit rendu,
Toi qui charmes notre existence,
Toi qui protéges la Vertu,
Toi qui soutiens dans la détresse
La veuve en pleurs et l'orphelin,
Toi qui combles de ta tendresse
Celui qui va son droit chemin;
Enfin, toi dont la voix puissante,
Proclame la paix en tous lieux,
Toi dont la bonté consolante
N'encensa jamais de faux dieux;
Toi que chacun de nous révère
Comme fille de la Raison,
Exauce en ce jour ma prière,
Mes vœux, cette faible oraison;
Que dans la céleste éthérée,
Retentissent nos doux accens;
Fais que l'éclat de Cythérée
De ses feux embrasent nos sens.
C'est le faisceau des cœurs qui confond les doctrines,
Les cultes, rangs, pays, axiomes, origines.

PAR LE F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE, *Vén.·.*

N° 5.

DISCOURS D'INITIATION.



PREMIÈR DEGRÉ SYMBOLIQUE.

Ainsi que nous, bientôt vous comprendrez, mon F.·.
De la Maçonnerie quel est le caractère;
Comme nous vous serez son appui, son soutien,
Vous trouverez la paix, le bonheur dans son sein,
Si vous lui préférez son temple solitaire,
A cet eclat pompeux qui flatte le vulgaire.
Vous défendrez aussi la veuve et l'orphelin;
Au malheur, s'il se peut, vous prêterez la main,
Et si vous lui donnez....., gardez-en le silence;
Car un bienfait caché double la bienfaisance.
Soyez vrai, sans orgueil, sensible, tolérant,
Rappelez-vous ce jour, vos vœux, votre serment.
Dédaignez, croyez-moi, la sotte calomnie,
Ne vous armez jamais que contre l'infamie.
Repoussez l'imposteur, fuyez la vanité;
Mais cherchez avec soin l'honneur, la vérité;
Car malheureusement, dans le siècle où nous sommes,
Ces vertus ne sont pas communes chez les hommes.
Pour vous encourager, nous vous imiterons,
Puissions-nous, mon F.·., à l'aide des leçons
Qui viennent de lever sur vos faibles paupières
Cet ignorant bandeau qui prive des lumières,
Des sciences et des arts la moitié des humains,
Sur leurs yeux aveuglés porter un jour les mains,
Leur montrer, en un mot, cet édit du grand Maître,
Cette immuable loi qui prend de lui son être,
Et leur prouver enfin comme à vous aujourd'hui
Que pour la propager chacun se rend ici.

PAR LE F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE, *Vén.·.*

Extrait du Rituel.

OUVERTURE DES TRAVAUX.



Le Vén.·. frappe un coup, et dit :

F.·. 1er Surv.·., quel est le premier devoir d'un Surv.·. en L.·.?

Le 1er Surv.·.

Vén.·., c'est de voir si la L.·. est bien couverte.

Le Vén.·.

Assurez-vous de cela, mon F.·.

Le 1er Surv.·.

F.·. second Surv.·., je vous prie de faire voir si la L.·. est bien couverte.

Le 2e Surv.·.

F.·. Gardien, voyez si la L.·. est bien couverte.

Sur cette invitation, le F.·. Gardien, armé de son glaive, sort du temple, en visite l'extérieur, place à l'entrée de la salle des pas perdus un F.·. Servant, avec défense d'y laisser pénétrer qui que ce soit sans en avertir. Le F.·. dit ensuite en rentrant en L.·., après avoir fermé la porte :

F.·. second Surv.·., le temple est couvert.

Le 2e Surv.·.

F.·. premier Surv.·., je vous informe, d'après le rapport du F.·. Gardien, que le temple est couvert.

Le 1er Surv.·.

Très-Vén.·., le temple est couvert.

Le Vén.˙.

F.˙. second Surv.˙., quel est le second devoir d'un Surv.˙. en L.˙.?

Le 2e Surv.˙.

Vén.˙., c'est de voir si tous ceux qui composent l'assemblée sont Maçons.

Le Vén.˙.

Assurez-vous en donc, FF.˙. 1er et 2e Surv.˙., chacun sur vos col.˙., et rendez m'en compte. *Il frappe.* Debout et à l'ordre, mes FF.˙.

Ici tous les FF.˙. se lèvent et se tiennent à l'ordre. Les Surv.˙. parcourent chacun la col.˙. soumise à sa direction; savoir: celle du nord par le 2e Surv.˙. et celle du sud par le 1er. De retour à leur place, le 2e Surv.˙. dit:

F.˙. premier Surv.˙., tous les Membres de la col.˙. du nord sont Maçons.

Le 1er Surv.˙.

Très-Vén.˙. Maître, les Membres qui sont sur les col.˙. du nord et du sud sont Maçons.

Le Vén.˙.

Je reconnais pour Maçons tous ceux qui sont à l'est. F.˙. second Diacre, qu'elle est votre place en L.˙.

Le 2e Diacre.

A la droite du 1er Surv.˙., s'il veut bien le permettre.

Le Vén.˙.

Pourquoi, mon F.˙.?

Le 2e Diacre.

Pour porter les ordres du 1er Surv.˙., et veiller à ce que tous les FF.˙. se tiennent décemment sur les col.˙.

Le Vén.˙.

Où se tient le 1er Diacre?

Le 2e Diacre.

Derrière ou à la droite du Vén.·., s'il veut bien le permettre.

Le Vén.·.

Pourquoi, F.·. 1er Diacre.

Le 1er Diacre.

Vén.·., c'est pour porter vos ordres au 1er Surv.·. et à tous les Officiers dignitaires, afin que les travaux soient mieux et plus promptement exécutés.

Le Vén.·. frappe, et se tourne vers le 1er Diacre; ils font ensemble le signe gutural; le Vén.·. alors donne à voix basse le mot sacré, et lui ordonne de le porter au 1er Surv.·., ce qu'il exécute, et revient à sa place.

Le 1er Surv.·. frappe, donne ce mot au 2e Diacre, qui va le transmettre au 2e Surv.·., et revient aussitôt reprendre sa place.

Le 2e Surv.·., après avoir reçu le mot, frappe, et dit :

Vén.·., tout est juste et parfait.

Le Vén.·. se découvre, et dit :

Mes FF.·., au nom de Dieu et de Saint-Jean, la L.·. d'Apprenti Maçon du rit écossais, ancien et accepté, sous le titre distinctif des Hospitaliers Français, à l'Orient de Paris, est ouverte..... Il n'est plus permis à aucun F.·. de parler ni de passer d'une col.·. à l'autre sans en avoir obtenu l'autorisation du Surv.·. de sa col.·.

A moi mes FF.·., par le signe (*on le fait*), par la batterie (*on l'exécute, en répétant trois fois*) :

Houzzai! Houzzai! Houzzai!

Prenez place, mes FF.·.

Ici chacun prend place et les travaux commencent, à moins qu'avant de faire prendre place, le Vén.·.. invite les FF.·. à se joindre à l'invocation qu'il se propose d'adresser au grand Arch.·. de l'univers.

N° 7.

INVOCATION.



Architecte puissant, qui régis l'univers,
Qui règles des mortels les succès et revers;
Toi par qui tout se meut, s'éteint et renouvelle,
De l'amour des vertus montre-nous le modèle;
De celui du travail anime les Maçons,
Apprends-nous à chérir tes lois et tes leçons,
Enseigne-nous comment il faut dans cette vie
Pratiquer le grand art de la philosophie.
Cette fille de paix, qui plane dans les airs,
Et dont la vérité fait trembler les pervers,
A pris pour son Mentor ta salutaire égide.
Nous sommes tous ses fils, grand Tout, sois notre guide,
Fixe nos pas tremblans dans l'aride chemin
Que l'honneur a tracé sur le glissant terrain,
Qui conduit d'ici-bas au mystérieux stage,
Impénétrable Eden, dernier repos du sage.
Afin de mériter ces trésors précieux,
Unissons en commun nos efforts et nos vœux;
Laissons le cœur pencher vers la voix qui l'implore,
Vers celui qui languit ou que la faim dévore;
Respectons le malheur, assistons l'indigent,
Au malade portons le baume consolant
Qui ranime l'espoir dans l'âme qui s'égare,
Et s'il se peut pour tous ne soyons point avare.
Prêtons-leur notre appui, tendons-leur notre main,
Frères, secourons-les, qu'ils apprennent enfin
Que l'hospitalité, que la philantropie
N'ont trêve ni repos dans la Maçonnerie.

PAR LE F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE, *Vén.·.*

N° 8.

CLOTURE DES TRAVAUX.



L'ordre du jour étant épuisé, et l'heure de fermer les travaux étant arrivée, le Vén.˙. frappe et dit :

FF.˙. 1er et 2e Surv.˙., demandez aux FF.˙. qui composent vos col.˙. s'ils n'ont plus rien à proposer pour le bien de l'Ordre en général, ou pour celui de cet At.˙. en particulier.
Je vais faire circuler le sac des propositions et en même temps le tronc de bienfaisance.

Aussitôt cet avis est transmis par les 1er et 2e Surv.˙. Le Vén.˙. dit, s'il n'y a plus d'observation :

F.˙. Maître des Cérém.˙., F.˙. Hospitalier, remplissez votre office.

Le Maître des Cérém.˙. prend le sac des propositions et l'Hospitalier le tronc de bienfaisance, et lorsqu'ils ont fini ils viennent se placer entre les col.˙., et les Surv.˙. avertissent le Vén.˙.

Le Vén.˙.

Quelqu'un de vous, mes FF.˙., réclame-t-il le sac des propositions ou le tronc de bienfaisance.

Nota. *C'est alors que les FF.˙. qui ont des demandes à faire doivent les mettre dans le sac des propositions.*
Les trav.˙. étant arrivés à leur terme, le Vén.˙. invite les FF.˙. à prêter leur attention à la lecture du tracé; la lecture du tracé étant terminée, le F.˙. Orat.˙. entendu dans ses conclusions, on ne peut plus faire aucune nouvelle proposition.

Le Vén.·.

F.·. 1er Diacre, où se tient le second Surv.·. en L.·.

Le 1er Diacre.

Au sud, Très-Vén.·.

Le Vén.·.

Pourquoi cela, F.·. second Surv.·.

Le 2e Surv.·.

Pour mieux observer le soleil à son méridien, envoyer les ouvriers du travail à la récréation, et les rappeler de la récréation au travail, afin que le maître en tire honneur et profit.

Le Vén.·.

Où se tient le 1er Surv.·.

Le 1er Surv.·.

Il se tient à l'ouest, Très-Vén.·.

Le Vén.·.

Pourquoi cela, F.·. 1er Surv.·.

Le 1er Surv.·.

Comme le soleil se couche à l'ouest pour fermer le jour, de même le 1er Surv.·. s'y tient pour fermer la L.·., payer les ouvriers, les renvoyer contens et satisfaits.

Le Vén.·.

Les ouvriers sont-ils contens et satisfaits.

Le 1er Surv.·.

Ils le paraissent, Très-Vén.·.

Ici le Vén.·. répète l'envoi du mot sacré, pag. 25, et quand ces formalités sont remplies, il dit :

Debout et à l'ordre, mes FF.·.; au nom de Dieu et de Saint-Jean, la L.·. d'Apprenti Maçon du rit écossais, ancien et accepté, sous le titre distinctif des Hospitaliers Français, à l'Or.·. de Paris, est fermée.

A moi mes FF.·., par le signe...., par la batterie, etc....

Jurons de garder le serment du silence, et retirons-nous en paix.

N° 9.

INSTRUCTION.



D. Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

R. Une vérité.

D. Quelle est cette vérité?

R. L'existence d'un Dieu, grand Architecte de l'univers, auteur de tout ce qui est.

D. Comment savez-vous cela?

R. Parce qu'outre les organes qui constituent la vie, le grand Être nous a donné l'intelligence, au moyen de laquelle je puis discerner le mal d'avec le bien, et apercevoir les perfections de l'Être par excellence.

D. Cette volonté, que vous nommez intelligence, est-elle indépendante de notre organisation physique?

R. Je l'ignore, mais je vois que comme nos sens elle a ses progrès, son développement; elle a son enfance, son adolescence et sa maturité. D'abord inaperçue chez les enfans, elle se manifeste chez les adultes, se perfectionne et s'élève ensuite aux plus hautes conceptions, et parvient enfin jusqu'au grand Architecte de l'univers.

D. L'intelligence suffit-elle pour discerner le faux d'avec le vrai, le bien d'avec le mal?

R. Oui, lorsqu'elle est dirigée par une bonne et saine morale.

D. Où enseigne-t-on cette morale?

R. Dans les bonnes institutions.

D. Connaissez-vous quelques-unes de ces institutions?

R. Oui, j'en connais une.

D. Quelle est-elle?

R. C'est la Maçonnerie, qui enseigne la morale la plus pure et la plus propre à former l'homme pour la société.

D. Êtes-vous Maçon?

R. Mes FF.·. me reconnaissent pour tel.

D. Quelle est la base de la morale enseignée par la Maçonnerie?

R. Dieu et l'amour de ses semblables.

D. Toute morale ne doit-elle pas être fondée sur ses bases?

R. Oui, sans doute, mais la Maçonnerie est le mode le plus parfait pour son enseignement.

D. En quoi consiste ce mode?

R. Dans des mystères et des allégories.

D. Quels sont ces mystères et ces allégories?

R. Il ne m'est pas permis de le dire; mais interrogez-moi, vous parviendrez peut-être à les deviner et à les comprendre.

D. Qu'a-t-on exigé de vous pour vous faire Maçon?

R. Que je fusse libre et de bonnes mœurs.

D. Comment libre? Reconnaîtriez-vous qu'un homme puisse être dans un esclavage légitime?

R. Non, tout homme est né libre, mais il ne tombe que trop souvent dans l'esclavage de ses passions ou des préjugés, et c'est de ce joug que tout prétendant à l'initiation doit être affranchi; cependant celui qui a lui-même aliéné sa liberté doit être exclu de nos mystères.

D. Comment avez-vous été reçu Maçon?

R. On m'a mis presque nu, on m'a dépouillé de tous métaux, et l'on m'a privé de l'usage de la vue.

D. Que signifie tout cela?

R. Plusieurs choses à la fois. L'état de nudité avait

pour but de me rappeler que je suis entré ainsi dans la vie; la privation des métaux me présentait l'homme avant la civilisation et dans l'état sauvage; enfin, l'obscurité dans laquelle j'étais plongé me figurait l'homme dans l'ignorance de toutes choses.

D. Qu'elle conséquence morale résulte-t-il de ces allégories?

R. La nécessité de l'instruction.

D. Qu'a-t-on fait pour vous instruire?

R. On m'a fait voyager de l'ouest à l'est, et de l'est à l'ouest, d'abord par une route inégale, parsemée d'écueils, interrompue par des obstacles presque insurmontables, au milieu d'un fracas et d'un bruit épouvantable, comme si la nature eût été toute en dissolution.

Ensuite j'ai voyagé par une route un peu moins difficile que la première, où j'entendais un grand conflit d'armes. Et enfin, en troisième lieu, je marchais dans une voie facile et agréable.

D. Que signifie cette route inégale, ces écueils, ces obstacles, et le bruit qui signalèrent votre premier voyage?

R. Physiquement parlant, ils signifient le chaos que l'on croit avoir précédé l'organisation des mondes. Au moral, ils signifient les premières années de l'homme ou les premiers temps de la société, pendant lesquels les passions, n'étant pas encore réglées par la raison ni par les lois, conduisirent l'un et l'autre dans une foule d'embarras inexplicables.

D. Que signifie le bruit d'armes que vous avez entendu pendant votre second voyage?

R. Il signifie l'âge de l'ambition; il représente les combats que la société est obligée de soutenir avant de parvenir à un état régulier.

D. Que veut dire la facilité que vous avez trouvée dans le dernier voyage?

R. L'état de paix et de tranquillité qui résulte de l'ordre dans la société et de la modération des passions chez l'homme qui entre dans l'âge de la maturité.

D. Comment s'est terminé chacun de vos voyages?

R. Chacun de ces voyages m'a conduit à une porte à laquelle j'ai frappé.

D. Comment étaient situées ces portes?

R. La première au sud, la seconde à l'ouest, et la troisième à l'est.

D. Que vous a-t-on dit lorsque vous avez frappé?

R. A la première porte on m'a dit de passer, à la seconde on m'a dit de me purifier par l'eau, à la troisième on m'a dit de me purifier par le feu.

D. Que signifient ces purifications?

R. Que pour être en état de jouir de la lumière de la vérité, il faut se dégager de tous les préjugés, et se livrer avec ardeur à l'étude de la sagesse.

D. Que signifient les trois portes où vous avez frappé?

R. Trois dispositions nécessaires à la recherche de la vérité : la candeur, le courage et la persévérance.

D. Que vous est-il arrivé ensuite?

R. On m'a fait faire les premiers pas dans un carré long.

D. Que veut dire cela?

R. C'était pour me faire comprendre que le premier fruit de l'étude est l'expérience, qui rend l'homme prudent.

D. Que devîntes-vous ensuite?

R. On me donna la lumière.

D. Que vîtes-vous alors?

R. Des rayons d'une éclatante vivacité vinrent frapper ma vue, au point que j'avais de la peine à les supporter.

D. Expliquez-vous plus clairement?

R. J'ai vu tous les FF.·. armés de glaives dont la pointe était tournée contre moi.

D. Que voulait dire cela?

R. J'ai compris depuis que ces glaives figuraient les rayons de la lumière de la vérité, qui, au premier aspect, blesse la vue intellectuelle de celui qui n'y a pas été préparé par une solide instruction.

D. Comment vous a-t-on lié à l'ordre des Maçons?

R. Par un serment et par une consécration.

D. Qu'avez-vous promis?

R. De garder fidèlement les secrets qui allaient m'être confiés, d'aimer et secourir mes FF.·. au besoin.

D. Vous êtes-vous repenti d'avoir contracté cette obligation?

R. Jamais, et je suis prêt à la renouveler en face de cette respectable assemblée.

D. Quelles sont les vertus recommandées spécialement dans la Maçonnerie?

R. La soumission aux décrets de la providence du Grand Architecte, et l'amour de nos semblables.

D. A quel autre indice peut-on reconnaître un Maçon?

R. A un signe, à un mot, à un attouchement.

D. Quel est le signe?

R. Le voici (*on le fait*).

D. Quel est le mot?

R. Je ne sais ni lire, ni écrire; donnez-moi la première lettre, je vous donnerez la seconde.

D R.
D R

D. Que signifie cette façon de donner le mot?

R. Elle caractérise le premier degré de l'initiation, qui est l'emblème de l'homme ou de la société, dans l'âge de l'ignorance, lorsque l'étude et les arts n'ont pas encore développé ses facultés intellectuelles.

D. Donnez l'attouchement au F.·. second Diacre, afin qu'il vienne me le rendre.

(*On exécute cet ordre*).

D. Vous m'avez dit qu'on vous avait mis presque nu; êtes-vous habillé en L.·.?

R. Oui, on m'a revêtu d'un tablier (*on le montre*).

D. Que signifie ce tablier?

R. Il m'enseigne que l'homme est né pour le travail, et que le Maçon doit s'y livrer constamment, pour découvrir la vérité; je me rappelle aussi le premier vêtement dont se sont couverts les hommes avant la découverte des arts.

D. Où travaillez-vous?

R. Dans une L▭.

D. Comment se nomme votre L▭?

R. Elle se nomme L▭ Saint-Jean.

D. Que veut dire cette dénomination?

R. Comme saint Jean, que les anciens nommaient *Janus*, semble garder les portes du ciel, et les ouvrir à l'astre radieux du jour, la route céleste que parcourt le soleil fut nommé le temple de *Janus*. De même aussi la L▭ où travaillent les Maçons pour parvenir à la connaissance de la vérité, qui est la vraie lumière, a été nommée L▭ SAINT-JEAN, parce qu'elle est une image de l'univers.

D. Comment est construite votre L.·.?

R. C'est un carré long qui s'étend de l'est à l'ouest, dont la largeur est du nord au sud, la hauteur de la terre aux cieux, et la profondeur de la surface de la terre au centre.

D. Comment est couverte cette L.·.?

R. Par une voûte de couleur d'azur, parsemée d'étoiles sans nombre, où circule le soleil et la lune.

D. Quels sont les soutiens de cette voûte?

R. Douze belles colonnes.

D. La L.·. n'a-t-elle pas d'autre appui?

R. Elle est encore fondée sur trois grands pilliers.

D. Quels sont-ils?

R. Leurs noms sont : *sagesse*, *force*, *beauté*; trois des principaux attributs de l'Architecte suprême.

D. Comment sont représentés dans la L.·. ces trois attributs de la puissance suprême?

R. Par trois grandes lumières.

D. Comment sont placées ces trois lumières?

R. Une à l'est, l'autre à l'ouest, et la troisième au sud.

D. Que remarque-t-on dans votre L.·.?

R. 1° Un portique élevé sur trois marches, accompagné de deux colonnes de bronze, sur le chapiteau desquelles sont trois grenades entr'ouvertes laissant paraître leurs grains;

2° Une pierre brute;

3° Une pierre taillée, que l'on nomme *la pierre cubique, a pointe.*

4° Une équerre, un compas, un niveau et la perpendiculaire;

5° Un maillet et un ciseau;

6° Une table polie, que l'on nomme *la planche à tracer;*

7° Trois fenêtres placées dans la L.·.;

8° A l'est de la L.·., le soleil et la lune;

9° Enfin, la L.·. est ceinte d'un ornement que l'on nomme la *houpe dentelée.*

D. Que signifie le portique?

R. Il indique le point de l'orient où le soleil se lève sur l'hémisphère; il est aussi la figure de l'initiation aux mystères de la Maçonnerie.

D. Que signifient les deux colonnes de bronze?

R. Elles marquent les deux points solsticiaux que l'astre du jour ne franchit jamais, comme s'il était arrêté par une barrière d'airain.

D. Que signifient les grenades entr'ouvertes sur les chapiteaux des deux colonnes?

R. Elles nous retracent tous les biens produits par l'influence des saisons; elles figurent aussi toutes les L.·., et le nombre infini des Maçons répandus sur la surface de la terre.

D. Que veut dire la pierre brute?

R. Elle représente l'homme sans instruction, et dans l'état de nature,

D. Que signifie la pierre cubique *à pointe?*

R. Elle figure le Maçon ou l'homme civilisé; elle est encore l'emblème des connaissances humaines, attendu que l'on en peut tirer toutes les lignes de la géométrie.

D. Que signifient l'équerre, le compas et la perpendiculaire?

R. Comme ces instrumens sont indispensables pour faire des bâtimens solides et durables, ils me rappellent les règles que je dois suivre dans ma conduite; l'équerre pour la rectitude, le compas pour la mesure, le niveau et la perpendiculaire pour la justice envers mes semblables.

D. Que veulent dire le maillet et le ciseau?

R. Ils figurent la raison et l'intelligence qui ont été données à l'homme pour le rendre capable de discerner le bien d'avec le mal, le juste d'avec l'injuste, afin d'opérer l'un et d'éviter l'autre.

D. Que représente la planche à tracer ?

R. C'est l'emblème de la mémoire, de cette faculté précieuse qui nous est donnée pour former notre jugement en conservant la trace de toutes nos perceptions.

D. Que représentent les trois fenêtres ?

R. Elles indiquent, par leur position à l'est, au sud et à l'ouest, les trois heures principales du jour : le lever, le midi et le coucher du soleil.

D. Pourquoi le soleil et la lune sont-ils représentés dans votre L.·. ?

R. La L.·. étant, comme je l'ai déjà dit, une image de l'univers, il est facile de comprendre la représentation des premières merveilles qui ont dû frapper l'imagination de l'homme.

D. Enfin, que veut dire la houpe dentelée ?

R. Elle nous rappelle sans cesse l'union et l'amour fraternel qui doit exister entre les Maçons, et qui devrait exister entre tous les hommes, de quelque nation et de quelque couleur qu'ils soient.

D. Que fait-on dans la L.·. SAINT-JEAN ?

R. On y tresse des couronnes pour la vertu, et l'on y forge des chaînes pour le vice.

D. A quelle heure commencent et finissent les travaux des Maçons ?

R. Les travaux des Maçons commencent à midi et finissent à minuit juste.

D. Que venez-vous faire en ce lieu ?

R. Vaincre mes passions, soumettre mes volontés, et faire de nouveaux progrès dans la Maçonnerie.

D. Qu'apportez-vous en L.·. ?

R. Bienveillance à tous mes Frères.

D. Quel âge avez-vous ?

R. Trois ans.



N° 10.

ACTION DE GRACE.



Grand Architecte de l'univers, source féconde et immortelle de bonheur, de lumière et de vertu, cédant au mouvement de leurs cœurs, les ouvriers de ce temple te rendent mille actions de grâce.

Que l'harmonie, la concorde et l'union soient à jamais le triple ciment de leur ouvrage.

Et vous, amitié bienfaisante, prudente discrétion, modeste aménité, soyez l'apanage indestructible des membres de cet Atelier, et que rentrés dans le monde on reconnaisse toujours à la sagesse de leurs discours, à la convenance de leur maintien, à la prudence de leurs actions, qu'ils sont les vrais enfans de la lumière.

Salut, trois fois salut.

N° 11.

Extrait des Statuts.



DES BANQUETS.

Notions préliminaires.

On célèbre chaque année dans les LL.·., le 24 juin et le 27 décembre, la fête de saint Jean, patron de l'ordre Maçonnique. Chacune de ces réunions se termine par un banquet fraternel auquel doivent rigoureusement prendre part tous les Maç.·. réguliers.

La salle où se fait le banquet doit être couverte, comme la L.·. ordinaire. On y tient les trav.·. au gr.·.

d'app.·. La table a la forme d'un fer à cheval. Le Vén.·. en occupe le sommet; les Surv.·. les deux extrémités. Dans le centre se placent, en face du Vén.·., les Maître des Cérémonies et Diacres. Les différens objets qui couvrent la table sont ordonnés sur quatre lignes parallèles observées avec soin. La première ligne, à partir du bord extérieur, se compose des assiettes; la seconde, des verres; la troisième, des bouteilles; la quatrième, des plats.

N° 12.

Nomenclature des termes usités dans les banquets.

La table se nomme *atelier;* la nappe, *voile;* les serviettes, *drapeaux;* les plats, *plateaux;* les assiettes, *tuiles;* les cuillères, *truelles;* les fourchettes, *pioches;* les couteaux, *glaives;* les bouteilles, *barriques;* les verres, *canons;* les mouchettes, *pinces;* les mets, *matériaux;* le pain, *pierre brute;* le vin, *poudre forte rouge* ou *blanche;* l'eau, *poudre faible;* le cidre ou la bierre, *poudre jaune;* les liqueurs, *poudre fulminante;* le sel, *sable;* le poivre, *ciment* ou *sable jaune.*

On appelle *stales*, les chaises. Manger, c'est *mastiquer. Tirer une canonnée*, c'est boire.

N° 13.

Santés d'obligations.

Il y en a sept, savoir :

1° Celle du Souverain et de sa famille;

2° Celle du Grand-Maître et des chefs de l'Ordre;

3° Celle du Vén.·. de la L.·.;

4° Celle des deux Surv.·. de la L.·.;

5° Celle des Officiers de la L.·. (*Nota.* S'il y a des visiteurs des hauts degrés, leur santé se tire la cinquième);

6° Celle des Visiteurs;

7° Celle de tous les Maç.·. répandus sur les deux

hémisphères, heureux ou malheureux, libres ou dans les fers, fixés ou voyageurs.

N° 14.

Manière de tirer les santés.

On s'assure d'abord que le temple est couvert.

Lorsqu'on en a acquis la certitude, le Vén.·. frappe un coup que répètent les Surv.·. Aussitôt la mastication cesse; les FF.·. se mettent à l'ordre de table, qui consiste, étant assis, à avoir la main droite à l'ordre d'app.·. et la main gauche posée en équerre sur le bord de l'*atelier;* étant debout, à se placer également à l'ordre d'app.·., et à jeter le drapeau sur le bras gauche.

Le Vén.·. dit : FF.·. premier et second Surv.·., invitez les FF.·. à se préparer à charger les canons.

Les Surv.·. transmettent l'ordre.

Le Vén.·. : chargeons et alignons, mes FF.·.

Les FF.·. chargent et alignent leurs canons. Les Surv.·. avertissent le Vén.·. que tout est prêt sur les col.·. Le Vén.·. s'assure que tout l'est de même à l'est, et l'annonce à l'Atelier. Puis il dit : mes FF.·., nous allons porter une santé qui nous est infiniment chère et précieuse, c'est celle de...... Nous y ferons feu, bon feu, le plus vif et le plus pétillant de tous les feux. Je me réserve le commandement des armes (ou bien : le F.·. ..... commandera les armes).

Les Surv.·. répètent cette annonce.

Le Vén,·. : debout et à l'ordre, mes FF.·. (*cet ordre se donne, bien entendu, dans le cas seulement où l'on doit tirer la santé debout*). — La main droite au glaive. — Haut le glaive. — Salut du glaive. — Le glaive dans la main gauche. — La main droite aux armes (*c'est le canon*). — Haut les armes. — En joue (*on approche le canon de sa bouche*). — Feu * (*on*

* Il est assez généralement d'usage de faire précéder chaque *feu* de l'expression de quelque sentiment ou de quelque vœu pour celui qui est l'objet de la santé.

boit une partie de ce qu'il y a dans le verre). — Bon feu (*on boit encore une partie du vin contenu dans le verre*). — Le plus vif et le plus pétillant de tous les feux (*on vide entièrement le verre*). — L'arme au repos (*on approche le canon de l'épaule droite*). — En avant les armes. — Signalons nos armes. — Un. *A ce commandement les* FF.·. *rapprochent le canon de l'épaule gauche*). Deux (*on le ramène à l'épaule droite*). Trois (*on le reporte en avant. Ce triple mouvement se répète trois fois*). — Posons nos armes. — Un. — Deux. — Trois. (*A chacun de ces nombres, les* FF.·. *font un mouvement par lequel ils descendent graduellement le canon vers la table. Au dernier ils le posent avec bruit et avec le plus d'ensemble possible, afin qu'on n'entende qu'un seul coup*). — Le glaive à la main droite. — Haut le glaive. — Salut du glaive. — Le glaive au repos (*on le pose doucement sur la table*). — A moi, mes FF.·. !

Ici tous les FF.·. font, à l'exemple du Vén.·., le S.·., la B.·. et l'acclamation.

N° 15.

Observations particulières.

On répond à toutes les santés. Le Maître des Cérémonies parle au nom des absens, et, s'il y a lieu, au nom des nouveaux initiés.

Immédiatement après qu'on a tiré la santé du Roi, le Maître des Cérémonies, qui se trouve placé entre les Surv.·., demande la parole et se rend l'interprète de S. M. Son remercîment achevé, il tire une canonnée, dans la forme ci-dessus; après quoi il brise le canon, afin qu'il ne puisse désormais servir pour une occasion moins solennelle.

C'est le premier Surv.·. qui porte la santé du Vén.·.; ce qu'il fait comme il suit. D'abord il prie le Vén.·. d'inviter à charger et à aligner pour une santé qu'il va avoir la fav.·. de proposer. Tout étant chargé et aligné, il demande et obtient le commandement de la L.·.

Alors il fait annoncer par le second Surv.·. et par l'Orateur que la santé qu'il propose est celle du Vén.·. Il commande ensuite les armes comme on l'a vu dans l'article précédent.

Lorsque le Vén.·. porte la santé des Surv.·., ce sont l'Orateur et le Secrétaire qui transmettent ses annonces aux col.·.

Les trois premières et la dernière santés se tirent debout.

On place entre la sixième et la septième toutes celles qu'on juge à propos d'ajouter, et entre la troisième et la quatrième la lecture des morceaux d'archit.·. et les cantiques.

Dans l'intervalle d'une santé à l'autre, la L.·. est mise en récréation. Alors tous les FF... sont dispensés du silence. Mais au premier coup de M.·. que frappe le Vén.·., les FF.·. suspendent la mastication, et, cessant toute conversation, se mettent à l'ordre et attendent les commandemens.

N° 16.

Clôture des Trav.·. de table.

La dernière santé d'obligation se confond avec la clôture des Trav.·. de table. On y appelle les FF.·. Serv.·., qui se placent entre les Surv.·. et les Maîtres des Cérémonies.

Tous les FF.·. étant placés, le Vén.·. invite à charger et à aligner; et, cela fait, à se mettre debout et à l'ordre. Ces différens ordres exécutés, chacun donne un bout de son drapeau à ses voisins de droite et de gauche. Après quoi le Vén.·. proclame la santé, et entonne le cantique ci-après, dont tous les FF.·. reprennent en chœur le refrain.

Cantique de clôture.

Frères et Compagnons
De la Maçonnerie,
Sans chagrin, jouissons
Des plaisirs de la vie.

Chœur.

Munis d'un rouge-bord,
Que, par trois fois, un signal de nos verres
Donne la preuve que, d'accord,
Nous buvons à nos Frères.

Joignons-nous main en main,
Tenons-nous ferme ensemble,
Rendons grâce au destin
Du nœud qui nous rassemble.

Chœur.

Et soyons assurés
Qu'il ne se boit sur les deux hémisphères,
Point de plus illustres santés
Que celles de nos Frères.

Le cantique fini, le Vén.·. commande les armes. Après cela, il dit : F.·. premier Surv.·., quel âge avez-vous?

R. Trois ans, Vén.·.

D. A quelle heure sommes-nous dans l'usage de fermer nos trav.·.?

R. A minuit.

D. Quelle heure est-il, F.·. second Surv.·.?

R. Minuit.

Alors le Vén.·. donne à ses voisins le baiser fraternel et un mot d'ordre qui, après avoir passé sur les col.·., lui est enfin rapporté par le Maître des Cérémonies. Pendant que le mot circule on chante :

Cantique de passe.

Si dans la barque
Du nautonier Caron,
Le sort m'embarque,
Je lui dirai : Patron,
A cette marque (*on fait le signe*)
Reconnais un Maçon.

Aimons, aimons-nous,
Quel sentiment est plus tendre!
Aimons, aimons-nous,
Est-il un plaisir plus doux!

Le mot revenu au Vén.·., il frappe un coup et dit : mes FF.·., les trav.·. sont fermés.

Les Surv.·. répètent l'annonce, et chacun se retire en paix.

Poésies Maçonniques.

—

N° 17.

LE VRAI MAÇON.

Air : *Laissez reposer le tonnerre.*

Muses, à ma voix reprenez votre essor,
Ranimez-vous aux accords de ma lyre ;
Être sacré préserve nous encor
Du conflit ténébreux de ce profane empire.
En attendant que les coups du destin
Frappent mon ame atrabilaire,
Échos répétez ce refrain :
Salut au Maçon de la sphère.

D'un souffle impur redoutant le poison,
Des hypocrites il évite la vue,
Dans la morale il puise la raison
Et fait à l'intrigant une guerre assidue.
Comme la veille, il est le lendemain,
Franc, généreux, sensible, austère,
Son seul but est qu'on dise sans fin :
Salut au Maçon de la sphère,

Parmi les morts, les vainqueurs, les vaincus,
Du temps jaloux il affronte l'orage ;
Homme de bien, il fronde les abus,
Prêche la vérité, et non pas le carnage.
Au malheureux faut-il tendre la main,
Il n'est pas de rive étrangère ;
Car son cœur n'eut jamais de frein :
Salut au Maçon de la sphère.

A son pays s'il a voué son bras,
C'est pour chasser la discorde ennemie;
Si dans les camps il brave le trépas,
C'est qu'il doit ce tribut à sa mère patrie.
Mais de retour, il reprend le chemin
De notre temple solitaire,
Et tout redit dans notre sein :
Salut au Maçon de la sphère.

Dans le grand Tout adorant l'Éternel,
Laissant chacun libre de sa croyance
Jamais le sang n'a souillé son autel,
Pour imposer la loi qui régit sa puissance.
Sans préjuger l'avenir incertain
D'un impénétrable mystère,
En paix il attend son déclin :
Salut au Maçon de la sphère.

Pour l'imiter, Frères, rallions-nous,
Serrons nos rangs de crainte de surprise,
Des suborneurs méprisons le courroux
Et renouons les nœuds du lien qui se brise.
Ne souffrons pas que sur notre terrain
L'on sème une plante éphémère,
Et qu'on puisse redire en vain :
Salut au Maçon de la sphère.

Par le F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE,

Orat.·. des Hospitaliers Français.

(5835.)

N° 18.

L'UNION.



Air : *Mes bons amis, je vous fais mes adieux.*

Pipeaux cédez à la voix qui vous presse,
Secondez-moi, douce fraternité,
De ce beau jour venez charmer l'ivresse,
Et partager notre vive gaîté.
Doctes élus de la Maçonnerie,
Répétez tous ces vers sentencieux :
Pour savourer les douceurs de la vie,
Vivons unis et nous serons heureux.

Le grand Moteur, l'Architecte suprême,
Lorsqu'il créa cet immense univers,
Semble avoir dit en croissant que tout s'aime
Et soit soumis aux élémens divers.
Reconnaissons la puissance infinie
Qui nous dicta cet édit généreux :
Pour savourer les douceurs de la vie,
Vivons unis et nous serons heureux.

Est-il bonheur plus attrayant sur terre
Que l'union et la sincérité ;
Aux vains honneurs l'homme sage préfère
Le simple éclat de l'ingénuité.
Obéissons lorsque sa voix nous crie :
Faibles mortels, cessez d'être orgueilleux,
Pour savourer les douceurs de la vie,
Vivez unis et vous serez heureux.

Oui, désormais rivalisons d'exemple,
Nous le devons au prochain avenir,
L'œil du grand Tout nous surveille et contemple,
A ses décrets soyons fiers d'obéir.

Sur les Maçons, céleste sympathie,
Verse toujours ton baume précieux ;
Ils rediront sans cesse en cette vie :
Vivons unis et nous serons heureux.

Par le F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE,

Vén.·. des Hospitaliers français.

(5836.)

N° 19.

LA TOLÉRANCE.



Air : *Du fier Négris.*

Le temps s'enfuit avec lui nos beaux jours,
Frères, hâtons, avant qu'il nous sépare,
D'en égayer le trop rapide cours,
Qui vers l'immensité rapidement s'égare.
Fraternité, reprends ton noble essor,
Cède à nos vœux, candide confiance ;
Comme aux printemps de l'antique âge d'or,
Le Franc-Maçon va répéter encor :
Vive, vive la tolérance !

Ce mot-là seul fait palpiter mon cœur,
Son doux pouvoir grandit et nous maîtrise,
De nos progrès il est l'avant-coureur,
Gardons-nous désormais d'avoir d'autre devise.
Rallions-nous sous ce vieil étendard
Qui dans les airs flotte avec assurance,
Son vif éclat frappe chaque regard,
Et l'on entend chanter de toute part :
Vive, vive la tolérance !

Malheur à qui ne sait pas tolérer;
Il est si beau d'oublier une injure.
Qu'on doit jouir lorsqu'on peut triompher
Du sophiste trompeur qui prêche l'imposture.
Embrassons tous cette divine loi,
Soumettons-lui notre frêle existence;
Elle a reçu nos sermens, notre foi,
Pour la fêter, répétez avec moi:
Vive, vive la tolérance!

Mais, dites-vous, on a parlé de rits;
Respectons-les, telle est notre maxime,
Vers l'unité ramenons les esprits,
Et du sage toujours suivons l'élan sublime.
Dans nos projets soyons persévérans,
Vers l'avenir marchons avec constance;
Aux malheureux consacrons nos instans,
Et répétons sans cesse à nos enfans:
Vive, vive la tolérance!

Par le F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE,

Vén.·. des Hospitaliers français.

(5837).

N° 20.

LA VÉRITÉ.



Air du Café Montansier.

Frères, pour moi vingt fois votre indulgence
A surpassé l'attente de mes vœux;
Grâce à vos soins, à votre complaisance,
L'instruction a dessillé mes yeux.

Sur l'étendard de notre ordre suprême,
J'ai lu : candeur, franchise, loyauté,
Et puis ces mots qu'on redoute et qu'on aime :
Vive la vérité ! vive la vérité !

Dans l'art des vers si ma muse est craintive,
Et si ma voix est plus craintive encor ;
C'est au vallon de ma couche native
A qui je dois cet exotique essor.
Si pour appui j'avais eu la science
Dont chaque jour je sens l'utilité,
Je chanterais avec plus d'assurance :
Vive la vérité ! vive la vérité !

Dieu, ce refrain a saisi ma pensée,
Il fait vibrer les cordes de mon luth,
Ah ! pardonnez si ma verve glacée
Comme un éclair s'éteint à son début.
C'est que déjà partout l'écho s'apprête
A la traiter avec sévérité ;
Entendez-vous, c'est sa voix qui répète :
Vive la vérité ! vive la vérité !

Ç'est son flambeau qui guide l'innocence,
C'est sous ses coups que tombe le méchant,
C'est sous sa loi que règne la clémence,
C'est son aspect qui confond l'intrigant.
Des temps passés elle dicte l'histoire,
De nos succès l'universalité,
Et tout nous dit quand on parle de gloire :
Vive la vérité ! vive la vérité !

Pour les mortels, ah ! cesse d'être un rêve,
Aux Francs-Maçons prodigue tes faveurs,
Toi qui punis l'apostat qui s'élève,
Vers ton autel dirige tous les cœurs.
Brûle pour nous, feu de la sympathie,
Et répétons avec sincérité :
Pour savourer le bonheur de la vie,
Vive la vérité ! vive la vérité !

PAR LE F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE, *Vén.·.*

(5828).

N° 21.

L'ENFANT DE LA VEUVE.



Air de la Colonne.

Muses, à vos soins ma lyre se confie,
Pipeaux cédez à ses bruyans accords,
Pour célébrer le jour qui nous rallie,
Fraternité, seconde mes efforts.
Dans l'art royal ma voix timide et neuve,
Sans calculer ma force ni sa loi,
Dit aux Maçons, répétez avec moi :
Respect à l'enfant de la veuve.

Salut trois fois à cet enfant candide,
Dont les doux nœuds enchaînent l'univers;
Son cœur bondit lorsque sa main timide,
Du malheureux ne peut briser les fers.
Malgré le temps, sous les coups de l'épreuve,
Des factions, des cultes ombrageux,
Il fut toujours sensible et généreux :
Respect à l'enfant de la veuve.

Soumis aux lois, fidèle à sa patrie,
Sans murmurer il suit son étendard,
Est-il vainqueur, sa gloire s'humilie
Quand le vaincu provoque son regard.
Un signe, un mot suffit pour qu'il s'émeuve,
Et fut-il Grec, Hébreux ou Musulman,
Rien ne saurait comprimer son élan :
Respect à l'enfant de la veuve.

Sous l'humble toit de la grande famille,
Deux fois par an s'il goûte le plaisir,
Tout en sablant le nectar qui pétille,
Sans s'émouvoir il attend l'avenir.

Autour de lui qu'il tonne, vente ou pleuve,
De l'équité suivant le droit chemin,
Chaque Saint-Jean il redit ce refrain :
Respect à l'enfant de la veuve.

Dans le grand Tout il met sa confiance :
C'est son soutien, son appui, son sauveur;
Dans la vertu, la candeur, l'espérance,
Les vœux sacrés de la plus vive ardeur.
Aux mécréans, sans étaler la preuve,
Du culte saint qui lui sert de Mentor,
Comme jadis son luth redit encor :
Respect à l'enfant de la veuve.

PAR LE F.·. L. RÉTIF DE LA BRETONNE, *Vén.·.*

(5839).

Kiener.·.

FIN DU VADE MECUM DU PREMIER DEGRÉ.

Thiener député
du G∴ O∴ de france
place maubert n° 1
1851

SUITE

DU

VADE MECUM

Maçonnique.

SUITE

DU

VADE MECUM

MAÇONNIQUE,

EXTRAIT DES STATUTS, RITUELS ET RÉGLEMENS
DE L'ORDRE AU RIT ÉCOSSAIS;

DEUXIÈME DEGRÉ.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER,

Etude du second,

DISCOURS, POÉSIES, CANTIQUES, etc.,

PAR

L. RÉTIF DE LA BRETONNE,

Vén.·. des Hospitaliers Français.



O.·. DE PARIS.

IMPRIMERIE DU F.·. LEBÈGUE,
RUE DES NOYERS, 8.

—

1841.

N° 22.

Extrait du Rituel.

—

HABILLEMENT.

Cet habillement, mon F.·., est le même qu'au premier degré : le Tablier, dont vous devez seulement abattre la bavette, ne cesse pas d'être la parure du Compagnon ; les Gants, emblêmes de la pureté du cœur et des mains de celui qui les portent, complettent l'habillement de l'ouvrier philosophe, qui tient à prouver qu'il est digne de la perfection vers laquelle le Maçon doit cheminer sans cesse. (Art. 58 du réglement).

N° 23.

Extrait du Réglement.

—

RÈGLES D'ORDRE.

Elles sont uniques pour tous les Maçons ; mais plus ces derniers sont avancés dans l'ordre, plus ces règles doivent être suivies avec exactitude. Il ne faut pas que l'enfance fasse honte à l'adulte : à ce dernier appartient le droit de donner l'exemple, et il doit rougir que plus jeune que lui déborde cette déférence, cette bienséante priorité. (Art. 59, 61 et 63 du réglement).

N° 24.

Extrait du Rituel.

—

OUVERTURE ET CLÔTURE DES TRAVAUX.

Les formalités sont les mêmes qu'au premier degré ; la différence existe seulement dans les dispositions

spéciales au deuxième, et qui sont renouvelées chaque fois en L.·. Je m'abstiens de les exposer ici. (Voir, pour se guider, le *Vade mecum* du 1er degré, p. 23).

N° 25.

DEUXIÈME INVOCATION.

—

Invisible Moteur, qu'ici chacun vénère
Avec tout le respect que l'on doit à son père,
Jette sur nos travaux un regard de bonté,
Resserre les doux nœuds de la fraternité,
Grave dans tous les cœurs l'amour de la science,
Celui de l'équité, de la persévérance;
Apprends-nous à dompter nos défauts, nos désirs,
A maîtriser l'élan d'impétueux plaisirs,
A nous soumettre enfin à tes lois salutaires.
Pour atteindre ce but, secondez-moi, mes Frères,
Confondons en commun nos prières et nos vœux;
Unis nous serons forts, forts nous serons heureux.
Et sous l'humble réduit de la Maçonnerie,
Nous attendrons en paix le déclin de la vie.

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 26.

DISCOURS D'OUVERTURE.

—

C'est dans l'instruction que se trouve, mon Frère,
Le degré du savoir que nous nommons salaire;
C'est dans l'emploi du temps que l'homme courageux,
Trouve de quoi braver les instans orageux,
L'oisif croit bonnement qu'une brillante pierre,
Extraite tout exprès du limon de la terre,
Servit au Créateur pour lui donner le jour,
Et qu'il est suzerain du terrestre séjour;
Que son droit au repos n'est pas un droit futile,
Que le plus indolent n'est pas le moins habile;

Que tout doit se courber devant l'oisiveté
Et se soumettre enfin à son autorité.
De la saine raison, l'activité profite,
Tôt ou tard le travail enfante le mérite,
Et malgré l'intrigant, il marche droit au but,
De son zèle bientôt il reçoit le tribut.
Et tandis que l'oisif souffre de l'opulence,
Il jouit du produit de son intelligence.
En mettant à profit ses utiles leçons,
Frères, vous apprendrez le secret des Maçons,
Vous trouverez un jour dans leur art théorique
Le véritable sens de la clé symbolique;
Vous défendrez nos lois, le contrat social,
Celui de la vertu, du foyer filial,
De cet ordre en un mot que le méchant opprime,
Qui fut jadis si beau, si grand et si sublime,
Contre lequel se ruent d'insolens détracteurs,
Et qui possède encor de puissans défenseurs.

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 27.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER DEGRÉ.

—

MES FF.∴,

Si depuis votre initiation vous avez réfléchi sur le sens allégorique et emblématique du premier degré; si vous avez cherché à vous rendre compte de ce qu'on vous a dit, de ce que vous avez vu, et des leçons qu'on vous a données lors de votre admission, il vous sera facile de continuer la route mystérieuse du développement intellectuel et philosophique qui conduit à la perfection.

Mais vous vous abusez si vous croyez qu'il suffit du décorum pour posséder la clé de la science maçonnique, et avoir le droit de se dire un Maçon éclairé: trois ans suffisaient à peine jadis pour être admis à l'initiation. Aussi Homère vint-il puiser dans ses longues

épreuves ses fictions ingénieuses; Platon ces vérités sublimes sur la divinité; Thalès ces connaissances astronomiques et physiques; Strabon ces profondes méditations de philosophie; Eudoxe ces calculs surprenans qui fixent l'année en 365 jours et quelques fractions de temps, terme de la révolution solaire.

Enfin Lycurgue et Solon y enfantèrent ces lois qui long-temps ont fait le bonheur et la grandeur de Lacédémone et d'Athènes.

Vous le savez, l'or sans le travail est une matière brute. Tel est l'homme au sortir du néant, tel est celui qui ne vit que d'indifférence, tel est cet être superbe et fragile, tel est ce roi de la terre, cet esprit dominateur, ce colosse éphémère dont le pouvoir n'est que passager, comme son existence, qui, avant comme après, ressemble à ce globule imposant qui s'élève dans l'espace comme une déité, et qui retombe aussitôt, dès qu'il est percé d'une épingle.

Tel est aussi ce profane ambitieux, ce phraseur incrédule, cet indiscret mortel, ce curieux néophite lorsqu'il franchit le court chemin qui nous sépare de ce monde corrompu pour qui rien n'est sacré, au milieu duquel l'œil s'égare, la pensée se trouble, l'âme erre dans le vague, et le cœur palpite à peine.

C'est donc imbu de faux préjugés, las d'être le jouet de l'intrigue, ou la dupe de tous les jours; que l'esprit errant et la croyance détruite, cet homme fatigué, va cherchant partout un refuge, un salutaire abri contre le débordement des passions; et fort souvent s'il frappe à notre porte, c'est qu'il est dominé par la curiosité, l'intérêt ou le besoin.

Mais à peine le seuil du domaine maçonnique est-il foulé, qu'au tumulte du scandale succède le calme, au cri de la confusion le morne silence, à l'écho du mensonge celui de la vérité.

La séduction n'a plus d'attraits, la folie plus d'empire, la vengeance plus de Séïdes, la morale plus d'adulateurs, plus de conseillers perfides pour le tromper, d'impudens pour l'avilir, de faux amis pour le perdre, et de tartufes pour surprendre sa bonne foi.

Une habitation retirée renfermant le mutisme de la nature, annonçant la simplicité, l'isolement et le mystère, tel est le sanctuaire de la morale, le réduit réservé à l'homme méditant de tous les pays, de toutes les origines, et cette arêne où la fraternité combat à outrance la lèpre du genre humain, cet hydre aux cent têtes que le génie du mal semble avoir jeté sur cette terre de douleur, pour tourmenter les hommes jusqu'à leur dernier soupir.

Ah! s'il est un coin d'argile qu'on puisse fouler sans crainte, et qu'on puisse aborder à toute heure en sûreté, c'est celui-là, mes FF.·., je n'en connais pas d'autres. . . . .

C'est sous tes frais lambris, candide solitude,
Que l'on peut savourer les douceurs de l'étude;
Qu'on apprécie du jour le vacillant flambeau
Et qu'il paraît à l'œil plus brillant et plus beau.
Elevé dans ton sein dès ma tendre jeunesse,
Guide de mon printemps, sois-le de ma vieillesse,
Prête-lui ton concours et tes ombrages verts,
De ton calme divin protège nos hivers;
Souffle-nous ton essor, règle ma destinée,
Réchauffe notre ardeur, anime ma pensée,
Apprends-nous les secrets de ce vaste univers,
A distinguer le faux et le bon du pervers,
Qu'ils y puisent le vrai, et non le vraisemblable;
Car le beau n'a qu'un jour, le bon seul est durable.

Le néophite a suivi nonchalamment un guide, qui bientôt fait tourner sur ses gonds demi-rouillés le sinistre battant d'une porte inaperçue, et qui après son entrée fait résonner les ressorts du fermoir, comme pour lui indiquer que l'instant est venu de compter avec lui-même, et qu'il doit faire connaître ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il doit à ses semblables et ce qu'il se doit aussi. Quel est son dernier vœu, sa dernière pensée, sa dernière volonté dans ce monde où il va cesser d'être. Seul avec les légendes sentencieuses qu'il rencontre partout, avec cette palpitation qui le presse, le dernier moment qu'il entrevoit le spectacle du néant qu'il ne peut éviter de fixer sans cesse, et

les pâles rayons de cette lampe vacillante qui semble tout animer et faire mouvoir autour de lui, inspirent une frayeur secrette, ramènent la pensée sur le véritable terrain de l'avenir, et commandent à la fois le respect, la crainte et la franchise.

L'indiscrétion des verroux, en augmentant l'anxiété, vient y mettre un terme ; les yeux du néophite sont recouverts d'un bandeau, les métaux qu'il possède lui sont enlevés, une partie de ses vètemens disparaissent, et dans cet état, ce corps, devenu machine, est obligé de s'abandonner sans réserve à l'intermédiaire d'un guide.

Dans cet état d'incertitude, il arrive à la porte du temple, y fait entendre son ignorant marteau ; le guide lui sert d'interprête, l'accès du sanctuaire lui est donné ; mais aussitôt que son pied profane a touché les dalles du temple, un fer aigu menace son cœur, et vient l'avertir qu'il est l'emblème de l'homme qui trahit ses sermens et forfait à l'honneur.

Jusque-là le corps seul est mal à l'aise, et si le physique souffre, il ne révèle pas son embarras ; mais bientôt c'est le tour du moral, et la paleur ou le rouge viennent indiquer les sensations qu'il éprouve, et que la honte ou l'amour-propre cherchent en vain à éluder.

La consécration de l'eau a déjà purifié les apparences vicieuses et fait revivre l'immersion des anciens mystères ; une invocation au G.˙. Arch.˙. transporte son âme vers une région supérieure, et semble alléger ce corps immobile et perclus ; à l'oraison succède le silence, et à ce dernier le coup terrible du maillet qui annonce et commande la première épreuve.

Cette épreuve, mon F.˙., vous est expliquée comme les autres dans le *Vade mecum* du premier degré ; cette épreuve se renouvelle chaque jour dans le monde profane, et chaque jour elle doit vous rappeler celui de votre entrée dans cette enceinte, les promesses que vous avez faites, les devoirs que vous vous êtes volontairement imposés, et les besoins que vous éprouvez de retremper votre âme dans la source limpide de la

sincérité, et de confier à un ami les secrets du cœur, les plaisirs qu'il ressent, les angoisses qu'il éprouve.

La raison grondeuse n'a-t-elle pas son droit légitime, la folie son remords, n'éprouvez-vous pas de regrets pour le temps perdu, de retour sur le présent, de prévoyance pour l'avenir, la nécessité d'une réforme domestique, celle de l'enseignement progressif, de la sagesse, de la modération et de la véritable confraternité.

L'amour filial ne commande-t-il pas le respect que l'on doit aux auteurs de ses jours, les devoirs paternels ne prescrivent-ils pas une conduite exemplaire pour l'imprimer à ceux qui les entourent, et le titre d'homme n'impose-t-il pas cette réciprocité mutuelle envers tous.

Plus la tâche est pénible, plus elle a de prix, plus les difficultés sont grandes, plus il y a de mérite à les surmonter, plus les voies de la vertu sont arrides, plus grand est le triomphe et la félicité.

L'homme juste ne se laisse pas séduire, l'homme courageux ne se laisse pas vaincre par les apparences : il affronte l'orage sans le braver, l'adversité sans se plaindre ; et quelque soit le cri de détresse qui se rue contre les tortures ou la misère, il doit toujours être disposé à une philantropique intervention.

Aussi, honneur à celui qui accomplit quand même la tâche qui lui est indiquée par son état social. Cet homme là, mes FF.·., a non-seulement bien mérité de l'humanité, mais encore il devient l'objet de la vénération de ses semblables et le véritable disciple du G.·. Arch.·. de l'U.·.

Voilà les conséquences des épreuves du néophite ; à chacune il reconnaît les avantages de la persévérance ; à chacune d'elles il est soumis aux effets des élémens : l'air, cet égide de la vitalité, puis le feu, symbole de la végétation qui, joint à l'eau, complette cet indispensable trio, sans le concours duquel nul être ne peut exister, et qui donne l'animation à tout l'univers. C'est donc du ternaire que viennent se grouper l'infinité des trésors de cette incompréhensible nature, tel que sel, souffre et mercure ; les trois règnes : le végétal, le mi-

néral et l'animal; la naissance, l'existence et la mort; l'humidité, la siccité et la putréfaction; les lignes, les surfaces et la solidité, trigonométrie sublime à l'aide de laquelle s obtiennent les plus étonnantes métamorphoses.

C'est donc aussi à ce nombre que se bornent les épreuves de l'initié, c'est aussi à ce nombre que se règle l'ordre du commandement, c'est donc aussi à ce même nombre trois que s'arrête la Maçonnerie symbolique, et à trois ans que sont fixées les études et l'âge de l'Apprenti.

La suppression du temps destiné aux épreuves antiques a-t-elle rehaussé l'éclat de l'ordre, enfanté plus de prodiges? Et leurs courtes durées produisent-elles souvent des Homère et des Thalès, des Lycurgue et des Solon; et dans notre siècle de progrès, ne se rencontre-t-il pas beaucoup plus d'appelés que d'élus?

Les Helvétius, les Condorcet, les Delille, Voltaire, Buffon, Lacépède et autres, ont aussi payé leur tribut à l'initiation : une phalange savante leur succède sans doute; mais trouve-t-on en elle cette mâle énergie, cette profonde conviction des pères de l'ordre? Il faut le dire, le temps des Socrate est passé, celui de l'impunité et de l'indifférence le remplace; et tel qui jure d'observer aujourd'hui, ne se fait pas de scrupule de se rétracter demain.

Cependant cet homme a promis, cet homme a juré, et son introduction dans l'ordre l'a mis à même de réfléchir sur le composé d'emblêmes aussi ingénieux qu'instructifs, qu'il explique; ils lui ont peint son enfance, la société dans son berceau, cet âge d'aveuglement et de barbarie, le bandeau qui recouvrait sa vue, la nudité, cet état d'impuissance du premier né comme celui de l'ignorant; ils lui ont démontré qu'on ne peut marcher qu'après quelques années d'expérience et de développement, qu'il faut plus long-temps encore pour faire usage de la parole, et que si la pensée est en nous, la réflexion, qui en est l'usage, ne saurait être qu'une faculté non exercée.

Il en fut de même, mes FF.·., de l'espèce humaine

avant que les peuplades errantes formassent des corps de nations. Le contrat social était ignoré, les notions d'ordre, de morale étaient inconnues, et cet homme si haut placé sur l'échelle des êtres animés, était alors assimilé à la brute. Comment pouvait-il en être autrement? Il n'avait aucune idée des commodités de la vie, il ne savait pas même se vêtir; aussi quand l'amour du besoin lui suggéra la nécessité de se couvrir de la peau de l'animal qu'il avait immolé à sa juste défense, on peut dire qu'il avait déjà fait un pas vers cette industrie qui enfanta les arts.

A ces puissans effets devait s'unir une cause certaine, une preuve irrécusable, un être supérieur; mais ces effets, cette cause, ce grand tout imaginaire n'étaient pour l'homme qu'une fabuleuse fixion que la preuve et l'étude substituèrent plus tard en réalité, dès que son esprit imparfait reconnut et vénéra un être suprême, sa férocité dégénéra en crainte, son cœur devint accessible aux impressions; il éprouva ce naturel laisser-aller que l'aimant de l'amitié communique et que l'instruction rend si nécessaire à cette humanité si susceptible et si impressionnable.

Comme vous il sentit naître en lui le besoin de la perfection, comme vous il devint impatient de posséder, comme vous aussi, avant de connaître, il fallut qu'il étudie les effets et les causes. Enfin, comme cet homme de l'ère primitive, votre vue a recouvert cette liberté précieuse, vos sens ont repris leur cours habituel, vos idées ce calme, cette assurance, fille du succès. Maintenant si les accens de la vérité, ceux de l'amitié que nous vous portons, et de l'instruction que nous devons mutuellement nous transmettre les uns aux autres, ont pour vous quelqu'intérêt et quelques charmes, prêtez-moi donc une oreille attentive, ainsi qu'aux temps reculés de l'initiation, je vous apprendrai les secrets de la haute science, les moyens qui nous ont été transmis pour la connaître, la méthode ingénieuse pour la rendre accessible à toutes les intelligences qui voudront perpétuer à jamais le culte naturel et le développement du cœur humain.

N° 28.

DEUXIÈME DEGRÉ.

Étude de l'homme.

Mes FF.·.,

Il existe un avis secret qui dit à l'homme qui médite : « Avant de chercher à connaître les objets qui reflettent devant comme autour de toi, apprends avant tout à te connaître et à te juger toi-même; ton abandon, ton isolement, ton embarras te fournissent la preuve que tu ne peux vivre sans l'homme, et que tu dois te soumettre au G.·. Arch.·., à ce Jéhova qui donne le jour à toute la nature, l'existence à tout ce qui n'existe pas, la mort à tout ce qui cesse de jouir de sa vitale influence. »

La preuve en gît en ce soi-même qu'on a peine à définir en ce cœur humain qui palpite en nous; car si l'homme se demande qui lui a donné le don de voir, d'entendre, de toucher, de sentir et de distinguer le plaisir de la douleur, la chaleur du froid, la nuit du jour, et le mal du bien ; que signifie les sensations de surprise, de crainte, d'admiration qu'il éprouve ; les émotions qui saisissent son âme, et quelle est cette âme invisible, cette incompréhensible intelligence que sa main ne peut palper, que son faible entendement ne peut résoudre, tout se levera pour lui prouver qu'une puissance infinie régit l'univers.

Imagination, calcul, théorie profonde, tout n'est que problème en fixant cette immensité qui l'attère et le confond.

En général, tous les hommes, toutes les traditions reconnaissent cette vérité, et rendent hommage au créateur de tout ce qui est.

Seulement il est fâcheux que la Babel de confusion ait réduit chaque peuple à se créer un Dieu selon sa fantastique imagination, et que, semblables à Pygmalion, ils aient forgé de leurs mains l'idole qu'ils se proposaient d'adorer.

De là sont sortis l'aveugle fanatisme, la barbare hérésie, la fixion mentale, l'hypocrisie, le sophisme et les innombrables déités qui devaient un jour subjuguer le monde, et amener entre les mortels cette diversion des langues, ces guerres intestines, causes primitives et prolongées des plus grandes calamités qui puissent surgir sur le globe.

De la multiplicité et division des croyances devait naître celles des pensées, filles de l'exaltation; et l'homme en butte à l'incertitude, au désœuvrement, se vit bientôt exposé comme Tantale, entre la honte et la félicité, la folie et la raison, l'abondance et la famine, la paix et la discorde, la franchise et la défiance, le mensonge et la vérité; enfin poussé par l'ambition, attiré par l'égoïsme, aveuglé par les désirs, il s'est abandonné sans réserve au funeste déréglement des passions qui, sous mille formes, ont su séduire son cœur et dompter cette société qu'elles ont envahie de toutes parts.

FF.·., je vous le demande, croyez-vous que si les hommes se fussent étudiés, s'ils eussent compris leurs communs intérêts, médités avec réflexion sur le spectacle étonnant de la nature, sur les attributs de chaque être et l'ensemble de leurs mouvemens, qu'au lieu de cette union salutaire qui assurait leur félicité, ils eussent prêté la main à leur propre destruction? Ah! s'ils ont transgressé la loi, si leurs mains sacriléges se sont souillées de tant d'infamies, c'est qu'ils n'avaient pas consulté leurs consciences, c'est qu'ils n'avaient pas su respecter en eux la puissance de l'Être suprême, de ce Dieu tolérant qui pardonne sans cesse, quand ils sont disposés à condamner toujours.

L'homme, après avoir reconnu ce qu'il doit à son créateur, ne peut se dispenser de compter avec ses semblables. Il est entré dans la vie sous la protection

de la société, sous la tutelle paternelle et la surveillance de tout le corps social : faible il a été secouru, fort il a été protégé, instruit, élevé au rang du citoyen; appelé à son tour à concourir à l'œuvre de la machine perpétuelle, il doit rendre à César ce qu'il reçut jadis de César, c'est-à-dire à la nature, à son père, à ses semblables, ce qu'il a reçu d'eux en sortant du néant.

Dans le respect qu'il doit à l'auteur de ses jours, il commande et prouve sa vénération pour le G.·. Arc.·.

Dans le respect et ses égards pour la vieillesse, il prouve sa reconnaissance pour les soins qu'on a pris de lui dans son jeune âge; dans son dévouement pour l'humanité, il montre son attachement et l'intérêt qu'il porte à ceux qui ont veillé sur son berceau, et quand il réalise un bienfait, c'est une dette qu'il paye; il ne doit donc pas s'inquiéter si l'acquit est double, et s'il récompense ou soulage des ingrats.

Toutes les époques ont laissé les traces de leur passage, tous les empires la preuve de leur grandeur et de leur décadence, leurs médailles de prodiges, celles des revers ou d'un état d'avilissement; tant il est vrai que du bien même peut découler l'excès des plus grands fléaux.

Je vous demande si nous devons être surpris de ne plus rencontrer cette croyance antique, cette candide simplicité, cette patriarcale vénération pour la vieillesse, et cet amour héroïque de patriotisme et d'intégrité.

C'est en vain aujourd'hui que l'œil contemplateur parcourt l'orbite pour retrouver ces prestiges consolans qui nourrissent l'âme; il semble que l'illusion soit à jamais détruite, et que la félicité ne réside plus nulle part.....

Pourquoi faut-il que l'homme se soit laissé prendre aux piéges de l'égoïsme, de la superstition et de l'ingratitude !...

O contrées ! vous qu'on vit fertiles,
Dieu pour vous changea-t-il ses lois :
Ces valons, ces coteaux, ces bois
Sont-ils donc devenus stériles ?

Cessa-t-il de chauffer la terre
De son astre majestueux ;
Cache-t-il la nuit à nos yeux,
Les rayons du disque lunaire.
Les pluies, les vents et les rosées
Dans les airs sont-ils comprimés?
A-t-on vu les flux arrêtés
Et les rives d'eau desséchées?
A-t-il confondu dans la sphère
La nature et ses habitans,
Comprimé tous les élémens
Dans le chaos de l'atmosphère?
Qui donc brûla sur ses autels
L'encens d'un aveugle délire,
Et soumit enfin les mortels
Aux coups sanglans de la satire ?

N'est-ce pas l'égoïsme, le zèle effréné de la superstition, et les fruits amères de cette ingratitude ombrageuse, de cette insatiable ambition, lèpre funeste qui consume et détruit tout, absolument tout.

S'il demeure constant que rien n'est changé dans la nature, c'est donc de la fausse application que nous mettons en œuvre pour accomplir les devoirs sociaux, que découle le mal qui pèse sur la société.

Mais à ce mal n'est-il pas un remède, un amortissement utile? Si rien, je le répète, n'a paralysé l'essor des lois organiques, comprimé le germe de la fécondité, ni refusé le produit où il y a culture, il doit en être de même de l'instruction.

Comme pour s'instruire il faut un maître, un conseiller, un mentor érudit, il est donc évident qu'il faut être Apprenti avant d'être Compagnon, et Compagnon avant d'être Maître.

Après l'étude de l'homme ou de la généralité humaine, vient celle de soi-même. C'est dans cet examen particulier, cette revue personnelle, que nous devons puiser les élémens qui sont propres au développement de notre intelligence.

L'amour de soi, a dit Volney, c'est le principal moteur de toutes choses.

Rien ne se fait que par lui, ne se meut que pour

le véritable messager de l'homme, celui de ses plus secrètes pensées, et qui souvent aussi lui cause la douleur qu'enfante l'excès ou l'imprévoyance.

4° L'Odorat et le Goût.

Enfin, pour compléter les inépuisables dons de la faveur suprême, l'odorat et le goût sont venus achever ce complément de jouissance et de perfectibilité qui lui font éprouver les attraits du plaisir et appréhender les angoisses de la douleur. Grâce à l'union de ces deux sens, l'homme peut varier son appétit, satisfaire ses goûts, savourer le parfum des fleurs, qui viennent de réjouir sa vue; aussi, ne trouvant rien de plus suave, de plus délicat, il élève, offre, brûle sur l'autel qu'il consacre à la divinité, le parfum, l'encens de la reconnaissance et de l'admiration.

Ainsi le G.·. Arch.·. de l'U.·. a daigné attacher à toutes les facultés de nos sens un plaisir, une puissance, une volupté, afin qu'aucun être ne puisse manquer à sa destination.

N° 30.

RÉSUMÉ.

—

L'homme étant seul capable de sentir et d'apprécier le bien et le mal de pareils trésors, comme d'en abuser, il a fallu le prémunir contre cet abus, l'appeler au banc de l'étude pour lui enseigner le rang qu'il doit occuper dans l'ordre des êtres, et pour qu'il puisse se garantir des effets pernicieux de l'erreur, le mettre en état de faire face à toutes les attaques des doctrines de l'imagination.

C'est pourquoi nous vous mettons en main le ciseau de la morale pour dégrossir les aspérités vicieuses que les passions cherchent à faire triompher du poli de la

sincérité, et malgré le bon vouloir d'une pensée qu'il ne nous est pas permis de définir.

Je vous ai démontré la valeur de nos sens, l'empire qu'ils peuvent exercer, et le rôle que chacun d'eux est appelé à jouer en notre faveur. Maintenant je vais essayer de vous prouver plus authentiquement l'utilité de leur concours, de leur vital effet, de leur pouvoir physique et moral.

N° 31.

Conséquence de l'amour de soi.

L'homme, après avoir trouvé les moyens de se substenter, ceux de se vêtir, éprouva le besoin de s'abriter des ardens rayons du soleil, des pluies froides de l'automne, et des frimats rigoureux de l'hiver.

Il commenca par creuser des huttes dans le sol qu'il habitait, puis pour obvier à l'humidité qu'elles recélaient, il dressa des cabanes, plus tard construisit des maisons; les peuplades errantes se réunirent en bourgades, ces dernières en cités, les hommes en familles, puis en corps de nation; et du foyer commun l'on vit s'ébranler l'industrie, au premier rang de laquelle on peut placer l'architecture, comme étant l'une des conséquences utiles de l'amour de soi.

De l'Architecture.

Si cet art jadis si simple a suivi la volonté capricieuse des mortels et du temps, et si de faibles cabanes sont tombées pour faire place aux domaines de l'ostentation et de la vanité, rien au monde ne saurait mettre en doute le merveilleux de cet art sublime.

Aussi est-ce de cette science que les sages de l'antiquité, nos illustres prédécesseurs, se sont servi pour exprimer ce qui est beau en morale, et de là est venu le titre de Maçons, qu'ils nous ont transmis, titre qui veut dire plus encore que celui de philosophe.

Quel est celui de nous, mes FF.˙., qui n'a pas été

surpris, étonné à l'aspect de nos monumens historiques? Quel est celui de nous qui n'a pas senti naître en lui ce mouvement de respect et d'admiration en parcourant les voûtes majestueuses et désertes de la métropole, dont les parois gigantesques dominent encore cette Lutèce régénérée.

Quel doit être l'étonnement du voyageur qui remonte au berceau primitif des sciences, qui pénètre au milieu des ruines de l'Orient.

Dans les âpres valons, confins de la Lydie,
Ciel de sable et de feu, où de l'Éthiopie,
Jadis de toutes parts affluaient les vaisseaux
Que le Nil imposant soutenait de ses eaux.
Celui qui du Thibet voit les monts solitaires,
Les déserts du Persan, les rives angulaires
Du Tibre et du Jourdain, asile des Malais,
Où gissait autrefois la Thèbe aux cent palais,
Où ne sont à présent que des landes arides;
Du trop fier Musulman les hautes pyramides,
Et les murs écroulés de Tyr, Gaza, Sidon,
Babylone, Ninive, d'Anatho, Ascalon,
Là où se consumait l'encens, l'ambre et la myrrhe,
Où brillait le ceylan, le cristal, le porphyre,
Les rubis de Golconde, le métal du Saba,
L'aloës du Cochin, les perles d'Ovila,
Où naquirent en un mot les arts et la science
Qui dotèrent l'univers des fruits de l'abondance.
Ha! si Thèbes jadis fut un séjour heureux,
Si les Grecs inventèrent ces arts miraculeux
Que les siècles depuis ont transmis d'âge en âge;
Pourquoi furent-ils soumis à tant d'affreux carnage?
Ces dons et ces beaux-arts, enfans de notre orgueil,
Pourquoi fit-on d'Athènes un lugubre cercueil,
Et de ce vaste empire un froid monceau de cendres?
Nous faudra-t-il aussi décliner, redescendre,
Et porter du néant le funeste fardeau;
Déplorer chaque jour l'avenir qui doit naître,
Ne songer qu'au trépas, qu'au sinistre tombeau,
Faut-il mieux n'être plus que d'exister sans être;
Tels qu'on fut autrefois, tels qu'il faudrait nous voir?

Mais pardon, pardon souvenirs du passé, si ma voix a troublé votre écho paisible, et si ma récrimination

indiscrète est allé porter le trouble jusque dans vos antres poudreux, dans vos lugubres sépulcres.

Pardon, mes FF.·., si le panégyrique de l'architecture a transporté ma narration sur un terrein qui nous est inconnu, et si je me suis oublié dans des ruines qui revivent sur notre sol et dans ces murs mêmes; dans ces murs, panorama vivant des merveilles humaines, foyer des sciences, des grandeurs éteintes, des illustrations viriles, et des trésors que l'on convoite avec envie, comme ceux que possédaient les Pharaon, cette Rome superbe, cette Rome prostituée, qui n'a plus que sa vieille renommée et les débris de ses ordres Toscan, Dorique, Ionique, Corinthien et Composite, qu'elle avait emprunté aux Grecs dans les guerres qu'elle leur fit, au moyen-âge, dans cette ère d'envahissement qui devait plus tard servir d'exemple à plus d'un peuple.

N° 32.

De l'Agriculture.

Après que les hommes eurent mis à l'abri les produits de leurs chasses et de leur personne, ils songèrent à l'agriculture, l'art des arts, a dit mon oncle Nicolas Rétif, qui comme moi se trouvait honoré d'avoir vu le jour sous le rustique chaume de la Bretonne. En effet, quelle étude n'a-t-il pas fallu faire pour parvenir à la connaissance théorique et pratique du sol terrestre.

J'ai peine à concevoir comment l'esprit de l'homme
A pu seul devenir géomètre, astronome;
Comment il a réglé le temps et les saisons,
La nuit et puis le jour, le semis, les moissons;
Mesurer en tous sens le contour de la sphère,
La profondeur des eaux, la grandeur de la terre.
Je cherche, mais en vain, sans pouvoir deviner
Le précieux secret qui le fait innover.
D'où naît ce noble élan, ce transport qui l'anime,
Ce magique pouvoir, étonnant et sublime?
Pourquoi faut-il, hélas! qu'un être si fécond,
Qui raisonne de tout, exécute ou refond,

Ne soit ici qu'un jour, un seul instant, qu'une heure,
Comme la fleur des champs, qu'il naisse, fane et meure...
N'est-ce pas nous prouver qu'un moteur tout-puissant,
Impose son tribut à tout mortel pensant;
Dompte, soutient, régit cette machine ronde,
Et que c'est d'après lui que tout meut en ce monde.

Honneur donc trois fois à ce Triptolème ingénieux, au premier homme qui forgea le soc agriculteur, à celui qui mit en usage la faucille, à celui qui nous a transmis, d'âge en âge, les moyens de pourvoir à notre conservation.

Respect au front basané, aux cheveux blancs du mortel qui a passé sa vie à l'étude de la fermentation terrestre.

Les grands de l'antiquité, les prêtres du soleil, se faisaient un devoir de cultiver de leur mains les trésors que la terre produit; mais de nos jours, le fils du laboureur rougit de la profession qu'exerce son père; comment veut-on que les hommes puissans s'en occupent, qu'il se présente des protecteurs, des régénérateurs de ces fêtes pastorales dédiées à l'homme des champs, à ces filles de Cérès, que les peuples lointains de la Chine vénèrent encore en ce moment où notre globe civilisé, notre sol de progrès, semble nier la source qui la féconde.

C'est, comme vous le voyez, mes FF.·., de cet amour de soi que sont successivement sortis les œuvres utiles, les connaissances profondes qui entretiennent à la fois le corps et l'âme.

C'est aussi par le travail que l'homme réuni l'utile à l'agréable, qu'il perfectionne son être, pénètre les secrets de l'univers, et parvient à maîtriser ses passions, étendre ses connaissances vers cet inconnu qu'on nomme avenir.

Ne rougissons donc pas de notre état, de l'honnête industrie que nous exerçons, et du modeste titre d'ouvrier qui nous est dévolu; ici comme ailleurs tout commande l'émulation et le travail, et l'homme qui s'en affranchi, soit riche ou pauvre, puissant ou faible, n'est autre qu'un oisif dangereux, a dit Rousseau.

N° 33.

Des Arts libéraux.

Pour rendre les douceurs de la vie plus commodes, et donner plus de prix, de charmes aux entretiens de la communauté et des relations mutuelles, il nous a été fait don des arts libéraux, qui se résument au nombre de sept ; savoir : la grammaire, la rhétorique, la logique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie.

N° 34.

De la Grammaire.

Le premier besoin de l'homme en société fut nécessairement celui de la parole. A des sons inarticulés, à des monosyllabes imparfaites, il fallut donner des règles, s'arrêter à des noms, poser des bases, et donner à la langue, à la conversation, l'ordre, la régularité qu'exigeait l'axiome qu'on désirait perfectionner ; et la grammaire devint dès-lors l'art de parler, et plus tard celui d'écrire correctement.

La nature parle aux yeux, tandis que l'expression de la pensée parle au cœur.

Mais pour exprimer cette pensée, comment faire sans la parole, et à quoi bon cette dernière si elle emploie le langage du Russe à un Français qui ne le comprend pas; il a donc fallu, pour se comprendre, que chaque peuple adopte des sons et des articulations semblables; de la division des méthodes survint la diversité des langues, qui réunies ne formeraient qu'un bourdonnement qu'on pourrait appeler avec raison la confusion des pensées, au lieu de celui de grammaire, que l'on nomme à juste titre la porte des sciences.

Qu'il est à plaindre, mes FF.·., celui que son état, sa position précaire a privé de la connaissance de pareils trésors. Chaque besoin qu'il ne peut réaliser de lui-même, c'est un regret, chaque difficulté qu'il ren-

contre, ou l'affront qu'on lui fait, sont autant de tortures, de fers aigus qu'on lui plonge dans le cœur.

Cependant

Quand on fut élevé loin des bancs de l'étude,
On ne peut s'exprimer avec exactitude,
Le hasard n'a jamais produit d'instituteurs;
Jamais l'infortuné ne trouva de recteurs,
Et s'il y suppléa par son intelligence,
Il ne fit qu'effleurer la profonde science.
Le chantre des neuf sœurs l'invoque à chaque instant,
Des grands elle est l'appui, l'égide du savant :
Cherchons donc dans son sein la douce quiétude,
Suppléons, s'il se peut, au défaut d'aptitude,
Dédaignons des honneurs le pompeux apparat,
Que ce faste trompeur soit pour nous sans éclat.
A de telles faveurs on ne doit plus prétendre
Quand on en fut privé dès l'âge le plus tendre.
Mais pour les Compagnons il est d'autres travaux,
Où l'art s'épuise en vain à chercher des rivaux.
Quelque soit le savoir de la philantropie,
Elle a toujours accès dans la Maçonnerie.

N° 35.

De la Rhétorique.

C'est la seconde partie de l'art de parler; elle enseigne les moyens de produire la persuasion, de fixer l'attention des auditeurs par la grâce du discours, le choix des expressions; en un mot c'est l'interprète de la pensée. C'est d'elle que part le trait qui frappe au cœur, qui nous retrace historiquement les phases de tous les temps, qui nous reporte vers le passé, au milieu des désœuvremens de l'esprit humain, au foyer des saturnales, au siècle de l'âge d'or, à celui des grandeurs et des pénibles décadences de notre monde.

C'est encore d'elle que s'échappe la tristesse ou la joie, qui nous fait éprouver les angoisses des regrets, les effets du transport et de l'enthousiasme.

Le rhétoricien, fort de son inflnence,
Fait souvent un abus de sa docte science;

Et sous le faux semblant de la sincérité,
N'agit que par calcul ou par cupidité;
Croit que tout doit céder au penchant qui l'inspire,
Que lui seul a le droit de fronder et médire;
Enfin, qu'il est le seul du terrestre séjour
Auquel tous les mortels doivent faire la cour.

Erreur. Il n'est pas donné à tout le monde de faire de la rhétorique, et celui qui peut prouver par des actions utiles, que s'il ne peut discourir il sait au moins comprendre, celui-là, mes FF.·., a plus de mérite que le phraseur, en ce que l'on n'appaise pas le mal avec les ordonnances du docteur, mais bien plutôt avec les remèdes qu'on y applique.

N° 36.

De la Logique.

C'est la troisième partie de l'art de parler. La logique peut s'appliquer à toutes les sciences, puisqu'elle tend à démontrer la différence du bien avec le mal, la justice du mensonge.

« On ne doit donc pas négliger cette partie de la » science, nous apprend le Rituel; car ce n'est pas » assez de parler correctement, ce n'est pas assez que » de frapper l'esprit par les brillantes images, il faut » encore que la pensée soit juste et que les consé- » quences en soient naturelles et vraies.

» Mais si la parole est si puissante, le Maçon ne » doit en faire usage qu'avec ménagement, prudence » et sagesse.

» Qu'il ne dise donc rien qu'il n'écrive, rien qu'il » ne l'ait reconnu pour vrai, s'il ne veut pas induire » en de funestes erreurs ceux qui lui prètent une con- » fiante oreille. »

FF.·., soyez purs dans votre langage, éloquens si vous le pouvez, et surtout conséquens dans vos paroles comme dans vos écrits, si vous voulez persuader; car

Du vrai souvent le faux porte la ressemblance :
Le cuivre n'est pas or, il en a l'apparence.

Abstenez-vous plutôt que de parler en vain,
Et ne jurez jamais avant d'être certain.

N° 37.

De l'Arithmétique.

Ici, mes FF.·., vient se développer dans l'arithmétique, la science des nombres qu'on est parvenu à réduire à quatre règles aussi sûres qu'elles sont simples.

Dans l'addition, l'on rassemble en un tout les nombres épars; dans la soustraction se dessine le doit et avoir; dans la multiplication s'augmente leur puissance; et dans la division se partage le résultat inconnu de l'avoir d'un chacun.

A l'aide de ce mécanisme merveilleux, tout se résume, s'accroît ou diminue, se forme en un tout ou bien en fraction, grâce au génie de notre compatriote Prieur (décédé en 1832), nous possédons la découverte du calcul décimal, qui rehausse encore le prix de l'arithmétique, par la simplicité de son mode d'exécution et la promptitude de son incontestable mérite.

En un mot l'arithmétique est l'auxiliaire de l'algèbre, dont l'infinité des objets qu'elle embrasse sont innombrables.

Le calcul est un don qui sent le merveilleux,
Et dont l'utilité satisfait tous les vœux;
Comme l'art de parler, ses règles sont austères,
Ses chiffres cadencés, ses preuves exemplaires.

Cette science fut long-temps un point de prédilection chez les anciens, qui dans ces temps primitifs vénéraient toutes les découvertes comme des divinités. Elle fut, à n'en point douter, l'objet de l'étude de l'initié; car, alors comme aujourd'hui, l'homme dut compter avec lui-même, s'il ne voulut pas dépasser la dose d'intelligence que le moteur invisible lègue à chacun de nous.

Cinq années de travail actif conduisaient l'Apprenti à la connaissance de la lettre G.·., et lui enseignaient les

beautés que renferme la science sublime dont je vais vous entretenir.

N° 38.

De la Géométrie.

La géométrie comprend les mathématiques en ce qui est mesurable : les propriétés sociales d'abord, puis les espaces infinis de l'univers.

De la Ligne droite.

Un trait horizontal suffisamment désigne
Ce qu'en géométrie l'on reconnaît pour ligne ;
Son chemin est direct et n'a pas de largeur,
Et le mot droit suffit à nombrer sa valeur.

Cette ligne, c'est l'emblême de la règle du Maçon : elle doit servir à mesurer la droiture de sa conduite, et durant notre passage en ce monde elle doit être le soutien de nos pas et le bâton de notre vieillesse.

De la Ligne courbe.



La courbe se connaît à sa forme arrondie,
C'est le cercle frappant qui décrit notre vie ;
On la nomme arc-en-ciel, météor lumineux
Qui s'élève de terre et se perd dans les cieux ;
Puis après tout-à-coup tombe sans existence
Sur le sol paternel qui lui donna naissance.

Cette ligne biaiseuse ressemble à l'ambitieux qui s'élève malgré tout, comme les Titans, qui voulaient escalader le ciel et dompter le monde. Comme elle, ils s'élevaient aussi vers la nue, et ne tardaient pas à redescendre dans les entrailles de cette terre qu'ils voulaient soumettre à leur guise.

Mes FF.·., vous voyez chaque jour l'ambitieux planer sur tout, et cherchant à dominer partout au détriment du modeste mérite; comme moi vous êtes à même de juger ces Titans modernes, d'apprécier leur bassesse et de fuir leur exemple; ayez donc le courage, la fermeté, la patience d'abandonner à eux-mêmes ces conseillers perfides, et de combattre sans cesse le funeste fléau du genre humain, qui ronge la société, qui fomente le trouble, sème la défiance, et sape sans nul égard cette ligne droite, que doit suivre l'homme de bien.

De la Ligne brisée.



Le chemin tortueux de la ligne brisée
A beaucoup de rapport à notre destinée;
Comme elle nous montons, descendons tour à tour,
En demandant la nuit; quand elle vient, le jour :
Si bien que nous voyons s'éclipser notre aurore
Sans être satisfaits et désirant encore.

Cette ligne emblêmatique, mes FF.·., on vous l'a expliquée au premier degré : elle se déroule, se renouvelle à chaque moment, à chaque heure, à chaque instant.

En nos jours d'incertitude, l'homme peut-il répondre le matin de ce qu'il fera le soir; ne demande-t-il pas sans cesse, n'espère-t-il pas toujours, et comme a dit Voltaire, ne meurt-il pas de même?

Qu'est-ce donc pour nous que la vie
Qu'on redoute tant de quitter?
Un cruel séjour d'agonie
Où l'on languit sans expirer.

Parce que l'égoïsme convoite tout et veut tout s'approprier, comme si, hors de son sein, le reste du monde ne devait point jouir des trésors que l'astre du jour gratifie sans partialité, au bénéfice de tous ceux qu'il éclaire.

Du Triangle.



Le triangle parfait, dans ses angles égaux,
Décrit de l'univers les trois points principaux,
Et peint le Géhova, de qui tout reçoit l'être,
Par qui tout meut, grandit, décroît et cesse d'être.

C'est dans cette figure triangulaire, dans cette trigonométrie sublime, que le compas de la science marche d'un pas sévère de vérité en vérité, vers l'infini de la perfection humaine.

C'est dans cet art par excellence que doit s'étendre la connaissance de l'initié du second degré; c'est dans l'étude de la géométrie que le Compagnon doit puiser les enseignemens physiques et moraux; c'est dans cette étude, mes FF.·., qu'il apprend l'art d'écarir les métaux, celui du classement, du nombre des divers ordres, de l'élévation des édifices et de leur solidité.

C'est dans cette initiale G.·. que l'on voit au centre de l'étoile flamboyante, emblême de l'intelligence universelle qui fait l'objet de la vénération des Maçons, en qui l'initié du deuxième degré doit mettre son respect, comme étant celle de la grandeur divine et du Gr.·. Arch.·. de l'U.·., auteur de tout ce qui est.

N° 39.

De la Musique.

Le sixième des arts libéraux, la musique, semble indiquer au Compagnon qu'après six jours d'un travail assidu, le septième doit être celui du repos, c'est-à-dire du délassement du corps, par la distraction des plaisirs de l'esprit ou de l'imagination.

C'est donc vers cet art qui traite du rapport des sons d'où naît ou la plus douce mélodie, ou la plus déchirante des sensations, que l'initiation nous conduit, par l'effet qu'elle peut produire sur nos sens. Aussi les philosophes de l'antiquité faisaient-ils grand cas d'un art qui a le double pouvoir d'émouvoir et de calmer le cœur humain. Dans notre siècle, mes FF.·., où l'instruction reçoit un développement immense, nos savans ont tellement reconnu l'effet puissant de la musique, qu'ils ont marié son charme à l'étude, et mis à même, le pauvre comme le riche, de jouir des plaisirs qu'elle engendre.

N° 40.

De l'Astronomie.

Ici l'expression manque, et ma plume est impuissante pour retracer le spectacle immense qui se déroule sur nos têtes, et devant nos yeux indifférens.

Pendant le jour, un corps imposant, porteur de la vie et de la lumière, promène majestueusement ses rayons vivifians sur les deux hémisphères, et dans un temps fixe et déterminé.

A peine disparaît-il sous l'horison, qu'il est immédiatement remplacé par une infinité de corps lumineux au milieu desquels erre timidement l'astre de la nuit,

comme un spectateur impassif qui observe, sans mot dire, les bienfaits de l'Éternel, qui se révèle à nos regards étonnés, chaque fois qu'il apparaît dans notre monde. Si au dix-neuvième siècle, l'abus du mensonge a détruit l'échafaudage mystérieux de tous les cultes, si de ces mêmes cultes on a vu naître l'incrédulité, comment veut-on ramener au bercail le troupeau que l'imprudence du pasteur en a éloigné ?

L'homme n'est autre qu'un grand enfant : il faut s'abstenir de lui promettre, si on ne veut lui tenir la promesse, se garder de froisser sa croyance, si on ne veut l'indisposer, et surtout de tarir la source de sa sensibilité, si l'on tient à conserver en lui le germe de l'humanité et de la bienfaisance.

En parlant à son cœur, il faut frapper sa vue par un tableau fidèle, lui faire distinguer le vrai sans ostentation, sans fanatisme et sans brutalité.

Nos pères, ces vieux instituteurs de la philosophie, nous peignaient la vérité nue, sous les traits d'une jeune fille; mais depuis eux, mes FF.·., cette vierge candide a veilli comme le monde, et pour ne pas détruire le déclinant prestige qui lui survit encore, on a voilé sa nudité et mis un masque à ses traits. De là vient sans doute ce double adage : La vérité n'est pas toujours belle, la vérité n'est pas toujours bonne à dire.

Cela est tellement sensible qu'on rougit de l'entendre dès qu'elle froisse notre amour-propre, et qu'on n'ose pas la faire connaître à celui qu'elle intéresse, dans la crainte de l'indisposer, je dirai plus, de le rendre furieux.

Cependant nous la recherchons à nos risques et périls, et si nous n'aimons pas à l'entendre sur notre compte, nous jouissons de la voir s'exercer sur celui des autres.

C'est donc en gravissant d'échelon en échelon l'échelle de la science, que le génie pénétrant de l'homme est parvenu à franchir de l'œil la distance infinie de la terre aux cieux, et à se rendre un compte exact du mouvement périodique des astres, au milieu desquels

plane majestueusement celui d'entre eux que nous nommons soleil.

Les Incas, sectateurs fidèles des principes de Zoroastre, ne voulaient pas restreindre dans un édifice particulier la présence de ce phénomène que l'univers ne peut comprendre; ils l'adoraient dans ce globe lumineux qui porte sa vivifiante influence sur la nature; et quand leur âme croyait trouver la divinité, sous son enveloppe ignée, on les traita d'idolâtres, d'athées, et on les massacra sans pitié.

Je l'ai dit et je le rèpète : si le soleil n'est pas l'être suprême, il est au moins l'œuvre d'un grand moteur, et en le vénérant, c'est rendre hommage à son auteur même.

Si l'incrédule le révoque en doute, c'est qu'il ne veut ni le voir ni sentir ses effets, qu'il nie les bienfaits du jour et ceux non moins précieux de la nuit.

Les Maçons, en donnant à leur temple la forme de l'univers, ont voulu consacrer leur croyance à l'ensemble des merveilles qu'il renferme, et par là former un seul faisceau des divers cultes, et une seule famille des peuples qui l'habitent.

Enfin, à l'exemple des Incas, et suivant à la lettre la tradition ancienne, ils ont préféré et préfèrent encore vénérer en lui l'ouvrage du grand Arch.·. que de se créer des idoles suivant leur goût ou à leur image.



N° 41.

De la Sphère.

A sa rotondité se reconnaît la sphère,
Globule des humains, qu'on surnomme la terre.

Après l'étude des arts libéraux qui sont suivis par une foule de connaissances plus ou moins étendues, la géométrie nous ramène sur le terrein des découvertes qui découlent de cette science qui doit compléter l'étude de l'initié au deuxième degré. Deux sphères artificielles sur lesquelles sont tracées les grandes divisions de la terre et de la voûte céleste, dont elle est environnée, servent à nous démontrer d'une manière claire et précise les changemens résultant de la révolution annuelle de notre globe autour du soleil, et la rotation diurne de la terre sur son axe; car il est maintenant bien reconnu que c'est la terre qui, en tournant sur elle-même dans l'espace de vingt-quatre heures, présente successivement toutes les parties de sa surface au soleil, et produit alternativement le jour et la nuit, tandis que l'astre lumineux demeure comme immobile au centre de notre système planétaire.

La théorie de la terre doit être l'objet de la méditation de l'observateur qui, comme nous, mes FF.·., sent naître en lui le besoin de s'instruire. Cette étude cependant ne peut être accomplie qu'à l'aide de profondes connaissances. Pour en avoir une idée, il vous suffira de consulter les œuvres de Buffon et de feu notre F.·. Lacépède; quant à moi, je me résume; je me résume, dis-je, me réservant de vous entretenir plus tard sur les instrumens qui nous facilitent les moyens d'arriver à un résultat certain, et sur la simplicité des méthodes employées pour atteindre ce but.

FF.·., c'est dans l'examen individuel de chacune des sciences que je viens d'esquisser faiblement, que

vous retrouverez en les commentant, les faveurs du Gr.·. Arch.·., et que vous apprécierez l'avantage que la Maçonnerie offre à tous ceux qui ont à cœur de prouver, en fait comme en droit, qu'ils sont dignes de cette initiation, qui renferme dans sa volumineuse biographie les philosophes les plus savans, les écrivains les plus profonds, les jurisconsultes les plus érudits, et les plus valeureux guerriers des temps anciens et modernes, sans compter les nombreux artisans qui se sont empressés de lui payer cette dette sacrée que nous acquittons aussi tous les jours.



N° 42.

Extrait du Rituel.

—

INSTRUCTION.

D. Dans quelle intention les Maçons se réunissent-ils en L.·. ?

R. C'est pour s'instruire, s'exciter à la pratique de la vertu.

D. A quel degré d'instruction êtes-vous parvenu ?

R. J'ai la faveur d'être Compagnon, deuxième degré de l'ordre.

D. Qu'avez-vous appris dans le premier degré ?

R. Qu'il existe un Dieu, auteur de tout ce qui est.

D. Comment avez-vous été conduit à cette connaissance ?

R. Par le spectacle des merveilles de la nature, et avec le secours de l'intelligence dont m'a doué le Gr.·. Arch.·. de l'Un.·.

D. Qu'avez-vous appris dans le second degré ?

R. J'ai appris à me connaître moi-même et à corriger mes défauts par le ciseau de la morale.

D. Comment a-t-on procédé pour cette instruction ?

R. D'abord par l'examen des facultés que le Gr.·. Arch.·. a départies à l'homme, des organes qu'il lui a donnés pour exercer ces facultés, et ensuite par l'étude des arts.

D. Quels sont les organes qui servent à exercer nos facultés ?

R. Les sens de la vue, de l'ouïe, du toucher, de l'odorat et du goût, qui rapportent leur perception à l'intelligence, lui font discerner toutes les impressions qui agissent sur notre être.

D. Avez-vous dans votre L.·. un signe qui exprime ce système de l'organisation de l'homme ?

R. Oui, Vén.·. On voit briller à l'est une étoile dont les CINQ points figurent les sens. Elle se nomme l'étoile flamboyante à cause de la lumière dont les sens peuvent être porteurs.

D. Cette étoile flamboyante ne contient-elle aucun autre emblème ?

R. On voit au milieu la lettre **G**, qui signifie géométrie, l'une des sciences les plus élevées qu'ait produit le génie de l'homme ; c'est pourquoi je vois encore dans cette lettre le symbole par excellence de l'intelligence humaine, (en hébreu גאב *hab*, qui signifie *tête.*)

D. Cette lettre mystérieuse dans le centre de l'étoile n'a-t-elle pas d'autre signification ?

R. Elle est aussi la figure de l'âme universelle qui, placée au centre de tout ce qui existe, y entretient la vie et le mouvement. C'est pourquoi ce symbole est l'objet particulier de la vénération des Compagnons Maçons.

D. Pourquoi vous a-t-on proposé l'étude des arts ?

R. Parce qu'il n'en est pas un seul qui ne puisse produire une vertu chez les Maçons, qui se livrent à

l'étude dans le but d'être utile à leurs semblables ; en second lieu, parce qu'il en est un qui, en particulier, fournit à la Maçonnerie tous les emblêmes, c'est-à-dire la géométrie, qui dans son domaine comprend l'architecture.

D. Comment avez-vous été reçu Compagnon ?

R. On m'a présenté à la porte du temple et j'y ai frappé trois coups.

D. Qu'a-t-on répondu ?

R. On m'a demandé qui j'étais et ce que je voulais, et l'on m'a interrogé sur ce que j'avais appris dans le premier degré.

D. Qu'avez-vous répondu ?

R. J'ai répondu que j'avais employé le temps de mon apprentissage à vaincre mes passions, soumettre mes volontés, et à conduire mon édifice selon la perpendiculaire, et qu'ainsi je désirais couronner mon ouvrage en apprenant à me servir du niveau du Compagnon.

D. Que veut dire cela ?

R. C'est-à-dire qu'ayant reconnu dans le premier degré la nécessité de l'instruction, je venais la chercher dans le second.

D. Que fit-on ensuite ?

R. On me fit faire cinq voyages.

D. Que vous a-t-on enseigné dans ces voyages ?

R. On m'a enseigné à reconnaître ce qui est au-dedans comme au-dehors de moi.

D. Développez-moi cela ?

R. Dans le premier voyage on a fixé mon attention sur les cinq sens de la nature, afin que j'apprenne à me connaître moi-même ; on m'avait mis entre les mains un maillet et un ciseau, pour m'indiquer que ces organes avaient besoin d'être guidés et redressés par le marteau de l'expérience et par le ciseau de l'entendement.

D. Que vîtes-vous dans le second voyage ?

R. On me montra les cinq ordres de l'architecture comme un des premiers arts manuels qui se soient formés dès que les hommes commencèrent à vivre en société. J'avais en main une règle et un compas, pour

m'aider à mesurer les belles proportions de cet art dans la construction de mon être moral, afin de les maintenir toujours en harmonie.

D. Qu'apprîtes-vous dans le troisième voyage ?

R. On me fit passer en revue les sept arts libéraux, et j'appris par là tout ce que peut opérer dans l'homme la civilisation. On m'avait donné une règle et une pince, pour me faire comprendre l'influence des arts sur l'état des sociétés.

D. Que vous enseigna-t-on dans le quatrième voyage?

R. On m'apprit à connaître la sphère, produit de l'étude et des connaissances de nos ancêtres, et au moyen de laquelle nous sommes en état d'expliquer un grand nombre de phénomènes de la nature, de connaître la cause de la diversité des saisons, la marche des astres, et l'origine de leur perturbation apparente. C'est pour m'aider à calculer ces faits merveilleux que l'on m'avait donné une règle et une équerre.

D. Comment fîtes-vous le cinquième voyage ?

R. Je le fis les mains libres, et rien de nouveau ne me fut montré, parce qu'ayant terminé le cours de mes études, il ne restait plus qu'à en déduire des conséquences propres à m'éclairer et à me mettre en état d'instruire à mon tour mes semblables.

D. Ces voyages ne couvrent-ils pas d'autres mystères ?

R. Je le crois : d'abord ils me paraissent figurer les divers âges de l'homme ou de la société; dans la jeunesse, on l'instruit, dans l'âge viril, l'on fait l'application des connaissances que l'on a acquises, et dans la maturité, on se repose en faisant part aux autres des fruits de sa propre expérience.

D. Ne peut-on pas encore envisager ces voyages emblématiques sous un autre rapport ?

R. Comme la Maçonnerie est fondée sur la contemplation des merveilles de la nature, les travaux du second degré sont aussi une allégorie de la marche des saisons, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui de l'automne.

D. Comment cela ?

R. Les trois premiers voyages me paraissent figurer les opérations de la nature pendant le printemps, qui suit le développement des germes, la projection des fleurs et la formation des fruits ; le quatrième figure la maturité et le temps des récoltes; enfin le cinquième voyage désigne le repos qui succède à tous ces travaux; alors il ne reste plus à l'homme qu'à jouir en paix des bienfaits du Gr.·. Arch.·., et à rendre grâce à sa divine providence.

D. Après ces voyages, qu'exigea-t-on de vous ?

R. On me fit prêter le serment de ne jamais révéler à qui que ce fût les mystères du second degré, après quoi je fus admis parmi les Compagnons.

D. Comment se reconnaissent les Compagnons Maçons ?

R. A des signes, des paroles et des attouchemens.

D. Donnez-moi le signe du Compagnon ?

(*On le fait.*)

D. Que signifie ce signe ?

R. En portant la main droite sur le cœur, je renouvelle l'engagement que j'ai pris d'aimer mes frères et de les secourir ; en levant la main gauche, j'atteste le Gr.·. Arch.·. de la sincérité de ma promesse ; et en décrivant une équerre avec la main droite, je montre que je veux que la justice et l'équité soient désormais les seuls guides de ma conduite.

D. Quelles sont les paroles du Compagnon ?

R. Il y en a deux, le mot de P.·. et le mot S.·.

D. Donnez-moi le mot de P.·. ?

R. *Schib.·.*

D. Donnez-moi le mot S.·. ?

R. D. R.

D. R.

D. Que signifient ces deux paroles ?

R. Le mot de P.·., qui signifie *épi*, nous donne le mot de l'allégorie renfermée dans le second degré, qui signifie *force*, et le nom d'une des deux colonnes qui ornent le portique du temple, et il figure ici la virilité dont le second degré est l'emblême.

D. Donnez au Maître des Cérémonies l'attou-

chement de Compagnon, pour qu'il vienne me le rendre ?

(*On le donne.*) *Le Vén.˙. dit :*

Tout est juste et parfait; à ce signe je reconnais que vous êtes Compagnon.

D. F.˙. Maître des Cérémonies, indiquez-nous la marche du Compagnon ?

(*On l'exécute*).

D. F.˙. 1er Surv.˙., que signifie cette marche ?

R. Elle signifie la marche apparente du soleil dans sa route céleste; les trois premiers pas, qui appartiennent au premier degré de l'initiation, nous font voir cet astre dans sa marche ascendante à partir du solstice d'hiver jusqu'à l'équinoxe du printemps; les deux autres, qui caractérisent le second degré, nous le montrent ayant dépassé l'équateur, s'élevant au plus haut degré du méridien, ou point solsticial de l'été, et descendant ensuite au point équinoxial de l'automne.

D. Quel âge avez-vous comme Apprenti ?

R. Trois ans.

D. Que veut dire cet âge ?

R. C'est l'emblême de l'être : la naissance, la vie et la mort; il figure aussi les trois âges de l'homme : la jeunesse, la virilité et la vieillesse.

D. Quel âge avez-vous comme Compagnon ?

R. J'ai cinq ans.

D. Que signifie cet âge ?

R. C'est le nombre des sens de la nature.

D. A quelle heure commencent les travaux de Compagnon ?

R. A midi.

D. A quelle heure se ferment-ils ?

R. A minuit.

D. Que veut dire cela ?

R. C'est que l'homme a déjà atteint le midi de son âge avant d'être en état de se rendre utile à la société, mais que dès cet instant il doit travailler au bien commun jusqu'à sa dernière heure.

D. FF.˙., employons donc le peu de temps qui nous est accordé à faire le bien et à pratiquer la vertu.

N° 43.

EXPLICATION POÉTIQUE DES OUTILS DES MAÇONS PHILOSOPHES.

—

M.·. F.·.,

A l'œuvre nous avons de mystiques outils,
Servant aux Compagnons ainsi qu'aux Apprentis ;
Leur donnant à chacun un sens emblêmatique,
Et la clé du savoir, dite de la pratique.

Le Maillet.

Son symbole est celui qui peint l'autorité
Du premier d'entre nous, qu'on nomme Vénérable ;
Il nous transmet à tous ce que veut l'équité,
Nous appelle au travail qui nous est profitable.

L'Équerre.

Son emploi, qui soumet tout à la rectitude,
Du parfait angle droit nous enseigne l'étude ;
Semble nous indiquer que l'homme doit toujours
S'expliquer franchement, sans crainte ni détours.

Le Niveau.

Il classe au même rang tout l'ordre social :
Pauvres, riches ou petits, grandeur démesurée,
Ne sont connus par lui que sous le nom d'égal,
Et soumis au niveau de la libre pensée,
Au pouvoir fraternel que la légalité
Créa pour les Maçons et la postérité.

La Perpendiculaire.

C'est le juste milieu partageant le triangle
Sur qui tombe l'aplomb qui lui sert de rectangle ;
C'est la ligne en un mot qui conduit au séjour
Où l'âme disparaît sans espoir de retour.

Le Compas.

Le compas sert aux arts, à la géométrie,
A mesurer aussi les actes de la vie ;
Nous indique comment nous devons travailler,
Ce qu'il faut à un plan pour qu'il soit régulier ;
Ce qu'on doit au prochain, ce qu'on doit à soi-même
Pour obtenir un jour le secret du problême.

La Règle.

Tout chez elle ressent ce que veut l'uniforme,
Et sert à nous guider où nous portons nos pas ;
Nous retrace pour tous une marche conforme,
Et tous ce qu'il nous faut pour sortir d'embarras.

Le Levier.

A l'aide du levier l'homme fait des prodiges :
Les masses avec lui ne sont plus que vestiges ;
Il faut pour s'en servir être bon et prudent,
Car il devient fléau dans la main du méchant.
C'est vous dire, je crois, ce qu'il convient d'en faire,
Si l'on ne veut avec enfanter l'arbitraire.

La Truelle.

Pour couvrir nos défauts elle est indispensable,
Et pour tous ici-bas se montre tolérable ;
Pose sur nos défauts le ciment de l'oubli,
Redonne la lumière au nuage obscurci.
Ha! puisse-t-elle enfin passer sur chaque page
Qui rappelle des ans la chûte et le ravage.

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

LE RALLIEMENT.

Air : *Les uns s'en vont et les autres.....*

Nous sommes donc au jour de cette fête,
Chère aux Maçons de ce vaste univers ;
Un an de plus sillonne notre tête,
Un an fécond en mouvemens divers.
Ha ! pour dompter l'impulsion secrète,
Qui porte ici le sympathique éveil,
Serrons nos rangs, et que chacun répète :
Rallions-nous au Suprême Conseil.

Comme toujours usons de tolérance,
Assistons ceux qui nous veulent du mal ;
Sans calculer, donnons à l'indigence :
L'homme de bien ne craint pas de rival.
Laissons bouder le guerroyant Achille,
Qui prétend seul avoir droit au soleil ;
Serrons nos rangs, pour être moins fragile,
Rallions-nous au Suprême Conseil.

Au but commun travaillons tous sans cesse,
Instruisons-nous, réformons les abus ;
Ne souffrons pas que discorde et paresse
Viennent jamais supplanter les vertus.
Laissons qui veut se donner en spectacle
Et déployer un faste sans pareil ;
Serrons nos rangs, et pour tromper l'oracle,
Rallions-nous au Suprême Conseil.

Frères, en vain un pouvoir arbitraire,
Veut comprimer un élan fraternel,
Fermer sur nous l'accès du sanctuaire,
Comme Caïn nous traiter en Abel.
En attendant que l'équité prononce
Sur le non sens d'un édit en sommeil,
Serrons nos rangs, et pour toute réponse,
Rallions-nous au Suprême Conseil.

Soyons unis, l'union fait la force ;
Le bon droit seul triomphe tôt ou tard.
Espérons donc ! mais il faut qu'on s'efforce
De soutenir notre vieil étendard.
Autour de nous, laissons gronder l'orage,
Passer le temps, et tinter le réveil ;
En attendant le terme du voyage,
Rallions-nous au Suprême Conseil.

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

Le 21 *Juin* 1841.

FIN DU DEUXIÈME DEGRÉ.

SUITE

DU

VADE MECUM

Maçonnique.

N° 43.

Extrait du Rituel.

HABILLEMENT.

1° Cet habillement consiste en un tablier triangulaire de la largeur de vingt - sept centimètres sur dix - sept à chaque angle ; il est bordé d'une faveur bleue, et comme celui des deuxième et troisième degrés, il est de peau blanche. Pour l'At.·., les gants de même.

2° D'un cordon de douze centimètres de largeur, bleu moiré, se portant en écharpe de droite à gauche, au bas est suspendu, avec une rosette rouge, le bijou, composé d'une équerre sur laquelle se croise un compas ouvert à quarante-cinq degrés.

N° 44.

Extrait des Réglemens.

Dans le principe, il n'y a que les M.·. qui puissent visiter les At.·.; mais on a reconnu que ce serait en quelque sorte paralyser l'instruction des initiés que de les priver de suivre les cours journaliers de la doctrine de l'Ordre. Ainsi, comme dans les premier et deuxième degrés, ces règles veulent que l'initié se pénètre des obligations qu'il a contractées de travailler à son instruction ; le Maître surtout doit avoir pour lui-même l'amour-propre du savoir, s'il ne veut s'exposer quelquefois à une courte honte, contre-coup à la fois fâcheux pour lui comme pour l'At.·. qui l'a reçu et celui qui l'interroge.

N° 45.

Extrait du Rituel.

—

OUVERTURE ET CLÔTURE DES TRAVAUX.

Les dispositions d'introduction, d'ouverture et de clôture sont les mêmes qu'aux précédens degrés, et toujours dans le sens du *Vade mecum*, n° 1, p. 23.

N° 46.

TROISIÈME INVOCATION.

—

Bienfaisant Jéhova, qui régit la nature,
Astre dont nul mortel ne peut nier l'aspect,
Toi qui fais tout germer, toi par qui tout s'épure,
Reçois des Francs-Maçons l'bommage et le respect.
Des ouvriers de paix exauce la prière,
Viens ranimer l'espoir dans nos cœurs attristés,
Du flambeau des vertus fait jaillir la lumière ;
Ne souffre pas ici de personnalités ;
Mets un terme au fléau qui désole ce monde,
Un frein à l'exalté qui toujours tonne ou fronde ;
Du manteau de l'oubli couvre tous les méfaits,
Et s'il se peut, rends-nous cette ardeur, cette flamme,
Cet amour fraternel, objet de nos souhaits,
Pour lequel et vers qui semble s'exhaler l'âme.
Enfin inspire-nous, enseigne-nous ta loi,
Et pour notre bonheur, rends-nous dignes de toi.

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 47.

DISCOURS.

Ce qui frappe vos traits dans cet instant, mon Frère,
Et ce que vous voyez dans ce noir sanctuaire,
Doit vous prouver assez quelle est notre douleur;
Ne ressentez-vous pas une secrette horreur
En contemplant ce deuil, ces ossemens, ces larmes,
Objets des souvenirs qui causent nos alarmes.
Vous frémissez, je crois, et votre esprit troublé,
Ainsi que votre cœur serait-il agité ?....
Ha! si vous déplorez l'aveugle félonie,
Et d'ingrats suborneurs l'homicide furie;
Des défenseurs d'Hiram, partagez les regrets,
Notre ressentiment, nos vœux et nos secrets.
Armez-vous pour venger l'honneur de la maîtrise,
Aidez-nous à river la chaîne qui se brise,
A revenir enfin de notre juste effroi,
L'airain tinte et gémit au sortir du beffroi,
Et ses sons affaiblis vont se perdre dans l'ombre:
Dissipons ainsi qu'eux cette tristesse sombre,
Comprimons ce regret, sachons l'ensevelir
Dans l'ombre du passé; qu'un heureux avenir
Fasse oublier le mal que recèle l'histoire;
De l'homme vertueux honorons la mémoire,
Respectons le courage et la noble ferveur,
Préférons, s'il le faut, la mort au déshonneur;
Plutôt que de céder aux lois de l'infâmie,
Livrons-leur, s'il le faut, notre sang, notre vie.

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME DEGRÉ.

MES FF.·.,

Si, faute de connaître, l'ignorant ressemble à la pierre brute, celui qui sait, et qui ne fait pas usage de son savoir au bénéfice de ses semblables, celui-là, dis-je,

n'est qu'un égoïste, et ne saurait avoir un droit acquis au titre de Maçon ; car le Maçon doit travailler sans cesse, non-seulement à la perfection de son être, mais aussi à celui de tout le genre humain. Qui est-ce qui a formé Solon, Socrate, Homère, Thalès et tous les grands hommes que Plutarque nous représente dans ses œuvres, si ce n'est le travail, ce fils du progrès et de la civilisation qui nous a donné les savans du siècle de Lous XIV, les héros de la république et de l'empire français. Le travail, émule de la civilisation, et qui enfante encore en ce jour sur la terre des cannibales d'Afrique, tant de valeur et d'héroïsme, n'est-ce pas cette civilisation persévérante, cette avant-courrière du développement des sciences et des arts.

Pour le travailleur de tous les jours, pour celui qui ne saurait subsister sans son labeur, l'accomplissement d'un devoir actif n'est rien ; mais c'est le temps, ce maître inflexible, qui lui manque souvent de parole.

Ce temps si précieux qu'on maudit, qu'on aime et regrette, employons-le sagement, mes FF.·., et sachons tirer avantageusement parti des courts instans qu'il nous accorde ; de profane, vous êtes devenu Maçon, du modeste titre d'Apprenti, vous vous êtes élevé à celui de Compagnon, et maintenant vous aspirez à la Maîtrise, au droit de commander à vos égaux, à celui de leur enseigner, à votre tour, comment ils doivent obéir pour devenir Maîtres, ce qu'ils doivent faire pour mériter cette haute faveur. Compagnons, l'espace écoulé depuis votre initiation au deuxième degré, ne constitue que la distance de parcours sans justifier les connaissances acquises, les droits à une initiation supérieure.

Pour y parvenir, l'on vous a remis d'abord entre les mains un maillet et un ciseau, afin que vous puissiez perfectionner et donner à la pierre brute (image de l'ignorance) ce poli de la perfection à l'ouvrage commencé.

Après l'explication des cinq sens, l'on vous a muni d'une règle et d'un compas, afin que vous puissiez, en

réglant votre tâche et vos facultés, en rectifier la précision à l'aide de ce compas, emblême de la sagesse et de la prudence.

A la suite du développement précieux de nos sensations, se sont présentés les cinq ordres d'architecture, sur lesquels ordres viennent se grouper comme par enchantement les merveilles de l'imagination et du savoir de l'esprit humain.

C'est donc au milieu des fûts et des entablemens, des corniches et des chapitaux, des colonnes dorique ou corinthienne, et pêle mêle avec une innombrable multiplicité de matériaux que le Compagnon a dû acquérir par un travail assidu et la mise en pratique des leçons du Maître, ces talens, ces connaissances qui élèvent l'âme et donnent à juste titre ces prétentions d'avancement auquel vous aspirez en ce jour.

Si l'on veut marcher progressivement vers l'avenir, il ne faut pas dédaigner le coup-d'œil du passé; or, l'initiation ancienne élevait à cinq années la continuation des études de ces élus, et durant ce long espace, il fallait que l'Apprenti fasse preuve de savoir; il fallait que le Compagnon puisse soutenir les thèses que l'on lui posait, il fallait plus encore; car si son corps était incapable de supporter la faim et la soif, de dompter le sommeil et de braver, en un mot, toutes les vicissitudes de la vie, malgré ces connaissances morales ou physiques, ce Compagnon n'était pas admis au deuxième degré, parce que l'on supposait, mes FF.·., que quiconque n'avait pas la force de supporter ou de dompter ses penchans, ne devait pas avoir celle de garder et de défendre les lois de l'initiation.

Tout est simple dans la nature, et l'ensemble de cette rustique simplicité est noble et grandiose. L'homme est frêle aussi; mais quelle force, quelle énergie, quels prodiges ne sont-ils pas sortis de son génie créateur; quels obstacles n'a-t-il pas affrontés pour arriver jusqu'à nous, et quelle tâche n'avons-nous pas à remplir pour être dignes de celui de l'ère ancienne; de cinq années d'épreuves, vous êtes descendus à cinq mois, parce qu'on vous a supposé plus

d'intelligence, plus d'érudition, tout autant de force, de courage, de discrétion et de dévouement. Le temps, mes FF.·., est un grand juge, et nous fera connaître si les initiés de l'école moderne sont dignes de leurs aînés; si les initiés sortis de ce temple sont dignes du titre d'Hospitaliers français.

Pour continuer votre éducation, une pince et la règle sont venues figurer au troisième voyage, pour vous faciliter l'étude des arts libéraux, dont les bases ont dû soulever bien des difficultés, et nécessiter des rectitudes nombreuses.

La pince, emblème de la résolution et de la force, vous a représenté le levier de l'intelligence, dont je vous parlais à l'instant, et à l'aide de laquelle on affronte tous les obstacles.

Une équerre a été substituée à la pince, et avec ces nouveaux outils vous avez continué l'étude de la géométrie, dont l'étoile flamboyante qui renferme l'initiale G est le symbole. La mesure des lignes, puis celle des surfaces vous ont conduits simultanément à la troisième puissance.

Dans la première vous avez dû voir qu'un chiffre seul et sans valeur, qu'une ligne ne désigne qu'une étendue sans largeur et sans épaisseur, mais qu'à l'aide du deuxième terme, soit en numération ou mesure, que ce nombre augmente sensiblement et que la ligne devient surface, c'est-à-dire qu'elle possède la propriété de longueur et de largeur, tel qu'un champ, bois, etc., et qu'enfin l'homme peut déjà, grâce à son concours, connaître ce qu'il lui faut de matière, de pavés, dalles ou carreaux pour paver, daller ou carreler une place, cour ou maison.

A l'aide de ce mécanisme ingénieux, qui multiplie les objets mis en question, vient naturellement cette troisième puissance, complément de la solidité ou cube : avec elle, mes FF.·., les causes et les effets se résument géométriquement. Elle vous enseigne les moyens de connaître la quantité de terrein à déplacer pour telle ou telle fondation, la quantité de matériaux nécessaire à l'érection d'un monument, le coût d'un

chacun et l'art de la taille et du classement des métaux, matériaux ou combustibles.

Pour obtenir ce résultat, on se sert d'une ligne droite ou bâton, dont la mesure est calculée sur la dix millionième partie du quart du méridien terrestre ; ce bâton, qu'on nomme mètre, est composé de dix parties égales, nommées décimètres ; chacune de ces parties renferme dix centimètres, et chaque centimètre dix millimètres ; de sorte que sa valeur est de dix décimètres, cent centimètres, et de mille millimètres ; douze décimètres, cent vingt centimètres, ou douze cent millimètres font l'aune ancienne. Il en est de même des autres mesures, qui toutes sont basées sur le même mode.

De la géométrie, le mètre seul est roi,
Il régit le calcul, le soumet à sa loi,
La surface à son gré se change en cubature,
Et change à volonté de forme et de figure.

Car la toise ancienne était loin d'offrir le résumé concis et juste de ce premier, qui, comme je l'ai déjà dit, prend son origine sur la dix millionième partie du quart du méridien terrestre.

Mes FF.·., les instans que nous avons à employer ne nous permettent pas d'établir ici un cours pratique de géométrie, dont l'exécution d'ailleurs n'est, pour les Maçons, qu'un sujet purement et simplement moral.

Notre géométrie à nous, ouvriers philosophes, gît dans la réalisation d'œuvres utiles, dont la conscience est le mètre ; cette mesure juste et parfaite suffit à tous nos besoins; et grâce à son efficacité, l'homme de bien peut construire un édifice solide et digne de son créateur, aussi est-ce avec le mètre, cette conscience, et l'amour des vertus, qu'on peut espérer de parvenir en maçonnerie.

C'est à l'aide de ce travail, qui effraye l'oisif, que l'initié doit combattre la lèpre qui ronge au cœur la société.

FF.·. du deuxième degré, travaillez-donc avant de

débourser des métaux pour des grades qui ne sont rien sans l'étude; laissez à la vanité profane cet éclat séducteur, dont l'apparence trompeuse séduit l'œil sans toucher le cœur.

C'est aux actes et non à cette apparence que se jugent nos actions; c'est à l'accomplissement de l'engagement contracté, et non aux promesses qu'on est en droit de compter; et si le doute ou la volonté est de ne pas tenir la parole jurée, FF.·., abstenez-vous-en : il vaut mieux n'être qu'Apprenti indifférent, que Compagnon parjure.

Mais si, librement et sincèrement, vous embrassez le culte naturel et philosophique du Franc-Maçon, persévérez dans la voie de l'enseignement qui se déroule progressivement à l'initié, pour le tenir constamment en haleine vers cette perfection qui doit un jour réaliser, assurer à jamais la félicité des nations et de la grande famille, qui, par son exemple journalier, aura su inculquer à ses semblables les douceurs de l'union, de la fraternité et de la tolérance.

N° 49.

EXPOSÉ DU TROISIÈME DEGRÉ.

Mes FF.·.,

Je vous l'ai dit, si l'on veut pénétrer dans le sanctuaire de l'avenir, il ne faut pas reculer devant l'ombre du passé, il ne faut pas craindre de soulever le voile qui couvre l'un et l'autre, ni de feuilleter le livre vermoulu des traditions éteintes.

Il n'y a qu'un instant qu'on vous entretenait des félicités terrestres, qu'on étalait à vos regards les progrès étonnans des mortels, que l'on vous vantait leur science et leur génie, qu'on élevait jusqu'aux cieux leur intel-

ligence et leur volonté, et que l'enthousiasme et le plaisir faisaient palpiter votre cœur de joie, et naître un bonheur qui semblait ne devoir jamais s'altérer.

Il en est de même de l'astre qui anime la nature, il en est de même du mirage trompeur, qui s'amuse à duper le malheureux piéton, il en est de même aussi de l'aquilon au pouvoir glacial et au souffle de mort, lorsqu'il envahit la voûte céleste de ses ailes ténébreuses ; c'est alors que l'on peut dire adieu aux beaux jours, à la fécondité naturelle et aux rêves de plaisirs que nous avions formés.

FF.·., il en est de même aussi de la Maçonnerie toutes les fois qu'elle s'aperçoit qu'elle a ouvert son flanc maternel à l'ambitieux qui l'exploite, à l'ignorant qui ne la comprend pas, au parjure qui la désavoue, et au vautour qui la ronge.

Compagnon, l'aspect sinistre de ces lieux, et le drame symbolique qu'on vous a fait connaître doivent vous donner une idée du perpétuel souvenir qui nous y rassemble et du sujet de regrets qui nous y convie.

La fiction d'Hiram, que les auteurs ont mis en jeu dans ce degré, toute fabuleuse qu'elle nous paraisse, n'en cache pas moins de véridiques et précieuses traces de l'antiquité de l'Ordre ; du foyer qui lui donna le jour, et du culte sacré que sa loi renferme.

Suivant la tradition qui lui est étrangère, l'historique des écrivains profanes, nous sommes entraînés, par les faits et les phases des temps reculés, jusque sous les murs écroulés de cette antique Sion, devenue la néfaste Jérusalem ; cette fille de Melchisedech, qui s'élève sur le penchant occidental d'un plateau qui couronne le groupe des montagnes de Judée, et dont rien n'indique aujourd'hui les traces de la capitale de la nation qui l'habitait jadis.

« Nul fleuve ne l'arrose (a dit Lamartine), nulle » grande vallée n'y débouche, aucune mer voisine ne » lui offre les ressources du commerce ; on y arrive » par d'étroits sentiers creusés sur les flancs des rochers » inaccessibles, son sol est rare et ingrat, son été brû» lant et ses hivers rigoureux. »

Tout enfin vient se marier au deuil de cette enceinte, et les citations sacrées de ces jours de grandeurs ne peuvent arriver jusqu'à nous sans porter l'empreinte d'un rêve ou le cachet de l'exaltation.

Cependant il est prouvé qu'en l'an du monde 2993, Salomon, fils de David, dont la puissance s'étendait, outre les douze tributs d'Israël, aux confins de l'Euphrate jusqu'à l'Orient, et de là jusqu'à l'Égypte, conçut le vaste projet de la construction d'un temple digne de la majesté suprême, en l'honneur duquel il voulait qu'il fût élevé.

Ce temple était celui de Jérusalem, dont les vieux souvenirs font encore vibrer le cœur des croyans de notre siècle, et qui contint long-temps seul au monde (a dit également Lamartine), ce Jéhova que l'univers entier vénère sous toutes les formes.

Quatre-vingt-treize mille six cents ouvriers, divisés en trois classes, furent employés, au dire des chroniqueurs de ce temps, à l'érection de cette merveille sacrée. Hiram, savant dans l'art d'architecture comme dans la manipulation des métaux, aurait été choisi pour diriger cette noble entreprise, qui, au bout de sept ans, était achevée. La beauté de cette œuvre gigantesque, tout en immortalisant son auteur, provoquait aussi des éloges bien méritées, en faveur de l'habile architecte qui l'avait conduit à fin.

Hiram était bon, d'une probité sans exemple, et d'une innébranlable résolution. Salomon avait mis en lui toute sa confiance, et la voyant dignement couronnée par le succès, ne laissait échapper aucune occasion de témoigner sa satisfaction et l'amitié qu'il s'estimait heureux de consacrer à ce premier.

Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie et éveiller la haine d'une partie de ceux qui avaient été placés en sous-œuvre sous les ordres d'Hiram.

Comme de tout temps la vanité a toujours aveuglé l'homme au point de le porter à se croire supérieur à son voisin, il va sans dire que tous ceux qui se crurent lésés crièrent à l'injustice; et comme des connaissances plus profondes et l'impartialité de

la raison ne fit sans doute nul cas de ces clameurs désordonnées, il en résulta des élémens de vengeance qui poussèrent l'amour-propre, l'ambition ou l'hypocrisie dans le refuge où le scélérat se complait à méditer sur le crime qu'il doit commettre.

Celui qui marche avec un cœur droit et la conscience sans tache, vit et circule sans défiance, quelque soit le danger qui le menace et les piéges qui lui sont tendus; tel devait être Hiram; telle fut la fin de celui qui, ayant vécu sans reproches, devait mourir sans regrets; je dis sans reproches, parce qu'il avait noblement rempli son mandat; sans regrets, parce qu'il n'avait point à se demander compte de l'emploi de son temps : il l'avait consacré à élever un temple à son auteur, un autel au Gr.·. Arch.·. des mondes, à payer sa dette au créateur de l'immensité, il était heureux, lui, mais nous?.......... Avons-nous conservé cet édifice, nous à qui il ne reste dans ce bas monde qu'à végéter et gémir, nous qui, comme les débris de cet antique sanctuaire, n'avons plus à offrir à l'œil curieux du profane que la vieille tradition d'un ordre que le caprice des innovateurs traîne à sa remorque, et détruit chaque jour? Souffrirons-nous que celui qui a franchi les siècles sans secousses et sans erremens, vienne s'ensevelir dans nos murs, sans que ses élus aient daigné répondre à son cri de détresse?....... Ce serait une impardonnable ingratitude, et pour l'honneur de l'initiation, votre dignité, FF.·., j'ose espérer que vous n'aurez pas promis en vain.

Ainsi donc tout nous porte à croire qu'en faisant remonter notre origine jusqu'au temps de Salomon, et dans les contrées qui lui étaient soumises, l'on a eu l'intention de fixer nos méditations sur le véritable berceau de l'initiation, qui, comme je l'ai dit au premier degré, semble avoir été extraite des mystères d'Isis et d'Osiris, pour passer dans les écoles de Socrate, Platon et autres, et de là dans celle des disciples de l'initiation maçonnique, qui nous a été transmise alternativement d'âge en âge jusqu'à ce jour.

Ce temple fameux, élevé par celui que les enthou-

siastes surnommèrent le sage, mais que l'impartialité historique traite plus sévèrement, semblait préconiser la fusion des croyances prêchées long-temps après par le législateur des chrétiens.

Les idoles de toutes les formes, les images, et tout l'appareil de l'idôlatrie étaient, dit-on, exclues de ce temple, sur les autels duquel figurait seul, en lettres hébraïques, le mot Jéhova, que l'astre du soleil venait chaque jour darder de ces rayons, et le disque des nuits de ses reflets mystérieux.

L'Hiram que nous vénérons et que chacun de nous a imité et représente, existait réellement lors de la construction du temple de Jérusalem, où son talent se déploya.

Ici l'histoire, qui appartenait alors au domaine séculier, n'a pas percé jusqu'à nous; des observateurs prétendent voir en ce portrait le caractère de l'homme de mérite, qui, malgré l'obscurité de sa naissance, parvient à se faire un nom et à se créer une grande renommée.

Si, de nos jours, l'honnête homme parvenu ressemble à la poupée du tir des duellistes, sur laquelle on vise sans cesse à tort à travers, en se reportant au temps où l'ignorance avait des autels, l'on peut se rendre compte de ce que devait être un homme érudit alors.

Il n'y a donc rien d'impossible dans la narration d'Hiram; et sans affirmer ni contredire ce qui est dit à son égard, je pense que la faveur dont il aurait été l'objet a pu exciter la jalousie de ceux qui aspiraient aussi à se faire un nom; car l'amour de soi est le fils de tous les instans.

Une allégorie non moins frappante, et qui se lie parfaitement aux anciens mystères, semble coordonner et lier en un tout identique ces symboles, ces mystères et ces allégories dont on se plaisait jadis à tout envelopper. Dans le deuxième degré, j'ai succinctement effleuré l'agriculture et l'astronomie, prévoyant que l'instant d'en apprécier le prix se présenterait plus tard.

Cet instant, le voici, mes FF.·.; mais comme mon savoir en cette matière n'est pas d'une suffisante autorité, je vais citer l'opinion judicieuse d'un philosophe qui a fait le sacrifice de sa fortune et de sa vie pour rechercher la vérité; « alors que les hommes se réunirent en société, dit-il, ce fut pour eux une nécessité » d'étendre leurs moyens de subsistance, et par conséquent de s'adonner à l'agriculture; or, cette dernière, pour être exercée, exigea l'observation et la » connaissance des cieux. Il fallut connaître le retour » périodique des mêmes opérations de la nature, des » mêmes phénomènes de la voûte céleste; en un mot, » mes FF.·., et le bon sens le prouve, il fallut régler » la durée, la succession des saisons et des mois de » l'année. » Ce fut donc un besoin de connaître la marche du soleil, qui, dans sa révolution zodiacale, se montrait le premier agent de la création, puis la lune, qui par ses phases et ses retours réglait et distribuait le temps.

Comme vous le voyez, mes FF.·., il fallut dresser un système entier d'astronomie, un calendrier qui puisse préciser ce grand travail, duquel devait résulter bientôt un nouveau mode d'envisager les causes.

Ainsi donc les hommes ayant observé que les productions terrestres étaient soumises aux révolutions célestes, que la naissance, l'accroissement et le dépérissement de chaque plante, suivait, pour ainsi dire à la piste, la marche ascendante et décroissante de l'astre puissant qui vivifie la terre; ces hommes, dis-je, conclurent que nécessairement un grand tout commandait au monde et régissait l'univers.

N° 50.

Observations historiques.

Si l'on veut se rendre compte de l'époque qui donna naissance au système de l'astronomie, cette date re-

monte avec certitude au-delà de quinze mille ans (suivant le philosophe dont je vous ai parlé). « Les traditions unanimes la font également remonter aux » premières peuplades de l'Égypte, parce qu'on y rencontre à la fois la zone du ciel, voisine du tropique, » également purgée des pluies de l'équateur et des » brumes du nord, qu'enfin là, ajoute ce savant, se » trouve le point central de la sphère antique, un » climat salubre, un fleuve immense et docile, un sol » fertile, sans art et sans fatigue, inondé sans exhalaisons morbifiques, par un débordement salutaire, et » qui fait de chaque habitant un géomètre par besoin, » un astronome intéressé à l'étude du ciel. »

La preuve matérielle de cette antique étude gît dans le zodiaque de Dandarha, exporté d'Égypte lors de notre expédition française, et que l'on peut voir chaque jour à notre bibliothèque nationale.

Sur cette pierre doublement burinée par la main de l'artiste et par celle du temps, sont représentés les douze signes, emblêmes de nos douze mois de l'année solaire, métamorphosés sous tant de formes et de noms, et soumis tant de fois aux caprices des mortels qui les ont jugés sans les connaître, et définis sans en prouver la cause et les puissans effets.

Comme mon intention et mon faible savoir ne veulent pas faire de cet instant un cours d'agronomie ni d'astronomie, je me résume, mes FF.·., pour m'expliquer d'une manière plus intelligible, quoique cette narration fût indispensable à l'explication qui va suivre.

N° 51.

Remarques.

Quand nos regards se rencontrent avec ceux qui, par leur démarche ou mise bizarre, excitent en nous le sourire ou la critique, nous ne nous rendons pas toujours compte du pays, temps ou mœurs qui les a vu

naître ; il en est de même des explications symboliques, des us et coutumes de l'ère primitive, du style de vos précédentes obligations et de l'ensemble des divers degrés qui vous ont été transmis ; tout, mes FF.·., nous transporte vers ce lointain passé, tout nous entraîne vers ces périodes qui commandent le respect et la réflexion. Mais si la raison ne peut l'emporter sur la satire, certes, vous aurez de quoi censurer ; mais prenez garde vous-même d'égayer un jour sur votre compte les frondeurs de l'avenir.

FF.·., si, comme je l'ai déjà dit, on veut se rendre compte des emblèmes et allégories, il ne faut pas craindre de soulever le voile qui nous les couvrent ou les laissent voir sous des traits différens de la réalité.

Il faut savoir faire la part de tous les siècles, et se mettre à la portée de tous les temps et de toutes les intelligences.

N° 52.

Explication problématique.

Un temple est construit sur la terre d'Égypte ; Hiram est choisi pour en faire exécuter les travaux : trois ouvriers, jaloux de l'admiration que produit cette entreprise, s'imaginent que le maître est possesseur du secret que donne la science, et de gré ou de force se proposent de le connaître. Hiram leur observe que ce n'est pas dans un mot que gît le savoir, qu'il faut travailler pour l'acquérir, et se livrer à l'étude pour devenir savant ; mais les trois fanatiques ne tiennent pas compte de ces observations judicieuses, ils veulent, disent-ils, connaître d'abord, sauf à s'instruire ensuite.

Hiram, ne pouvant les convaincre, se dispose à leur tourner le dos, mais il est bientôt assailli, ses efforts sont impuissans, il chancèle, et succombe enfin sous leurs coups. Alors, mes FF.·.,

La brillante Sion se change en noir désert,
Et d'un linceuil épais son temple est recouvert ;

Une secrette horreur chasse au loin l'allégresse,
Et partout le plaisir fuit devant la tristesse.
Aux chants ont succédé de lugubres sanglots;
Il n'est plus de salut, de bonheur, de repos.
La mort..., la pâle mort seule agit et moissonne;
C'est en vain que dans l'air le beffroi tinte et sonne,
Hiram, Hiram n'est plus, et la nature en deuil
N'offre plus aux mortels qu'un immense cercueil!

Neuf ouvriers sont envoyés à la recherche du maître tant regretté : ils parviennent enfin à l'arracher du néant, representé dans le nombre des trois mois d'hiver, et qui, joints à ce même nombre neuf, complettent les douze mois de l'année. Ainsi, l'hiver, cette grande couleuvre, ce Typhon destructeur de la fécondité, sont les trois meurtriers d'Hiram, de ce soleil que l'allégorie maçonnique nous représente sous la forme d'un habile architecte, à ce Jéhova que Salomon fit placer dans le temple de Jérusalem; à ce Dorus des Perses, qui renaissait chaque année après le solstice d'hiver, dans les bras de la vierge céleste, après avoir passé une enfance obscure dans l'antre du tartare; à cet Osiris, persécuté et mis à mort par les tyrans de l'air, puis renfermé dans un tombeau, emblème de l'hémisphère d'hiver, et se relevant enfin de la zone inférieure vers le point culminant des cieux, où il renaissait vainqueur des génies malfaisans qui l'avaient persécuté. Tout, mes FF.·., reporte vers cet astre la vénération qui lui est due, et dans notre dix-neuvième siècle, dans les temples de la chrétienté figurent encore en lettres hébraïques, au milieu d'un triangle lumineux, le nom de ce Jéhova céleste, dont la tonsure de nos prêtres représentent le disque, et dont chacun d'eux célèbre sous une autre forme la puissance et l'empire du Dieu de la création, etc., etc.

N° 53.

Preuves incontestables.

—

Mes FF.·.,

Le Franc-Maçon ne doit s'enthousiasmer de rien ; mais il doit avoir pour tout ce qui est probe, sublime et sacré, une amitié sincère, une majestueuse vénération.

C'e n'est donc pas faire un panégyrique d'adulateur, en publiant à la face de ce monde les bienfaits de l'astre du jour. Je vous le demande, mes FF.·., sans lui, que serions-nous ?

« Qu'est-ce donc que le jour, quand cet astre est voilé ?
» Prise-t-on un ciel gris plus qu'un ciel étoilé ?
» Les frimats de l'hiver ont-ils autant de charmes
» Que les rosées d'été, ces fécondantes larmes,
» Nourrices de Vesta, du fragile arbrisseau
» Qui languit et se meurt sous le joug du verseau ?
» Le souffle d'aquilon ne glace-t-il pas l'âme,
» Et ne sentons-nous pas s'évaporer la flamme,
» Ce feu de la vigueur, de l'élasticité,
» Quand l'hiver met un frein à la fécondité ?
» Sans les rayons du jour, que serait la nature,
» Son spectacle imposant, sa magique parure,
» Ces essaims de chanteurs, qui voltigent dans l'air,
» Qui tout en flattant l'ouïe passent comme l'éclair.
» Et ce nombre infini d'insectes qui s'agitent,
» Qui, quand le soleil luit, s'animent, ressuscitent ;
» Sans compter les mortels qui gémissent tout bas,
» Flottant entre l'espoir, la crainte ou le trépas. »

Disons-le, à son aspect cette nature engourdie semble sortir d'un long assoupissement ; tout en elle se ranime et se pare des fécondes et incompréhensibles merveilles du moteur, dont il semble qu'elle se soit parée pour saluer glorieusement son retour.

Tout, oui, tout, jusqu'à l'atôme vient, en se recourbant sur lui-même, rendre hommage au flambeau puissant qui lui donne l'être. Que ne lui devons-nous pas, mes FF.·., comme disciples de ce Gr.·. Arch.·. dont il nous présente l'image vivifiante de la régénération.

N° 54.

Exhortation.

Vous venez donc d'opérer une double métamorphose, de représenter à la fois Hiram et le grand astre dont je viens de vous entretenir. Concevez-vous l'importance de ce degré, celui de l'intelligence qu'il vous suppose et de la tâche qu'il vous reste à remplir? O mes FF.·.! qu'il est beau le titre de Maître, quand il tombe entre les mains d'un homme judicieux; qu'il est noble le rôle de Maître, quand il est rempli par un franc et loyal Maçon; qu'il est imposant le pouvoir du Maître, quand il commande avec justice, punit avec réserve, et joint l'exemple à la maxime.

Maîtriser ses passions, supporter et savoir passer la truelle de l'oubli sur les fautes des autres, c'est commander l'indulgence envers soi-même, c'est plus encore, car c'est exciter le mal à se courber devant le bien, et le vice à fuir devant la vertu.

Réprésentans d'Hiram, soyez bons, soyez justes, soyez laborieux, ce n'est plus un temple matériel que vous avez à ériger, mais un temple moral, un temple civilisateur, sur un sol fertile en progrès, sur un sol fécond en prodiges, mais stérile en croyances, tiède de convictions.

Maître, les ouvriers y sont nombreux : c'est vous dire que l'entreprise est grande, et que votre mission peut être périlleuse. Quelque soit son résultat, ne ménagez rien pour l'accomplir, enseignez-leur ce qu'ils doivent au Gr.·. Arch.·., ce qu'ils doivent à

leurs semblables, et ce qu'ils se doivent à eux-mêmes; faites-leur comprendre que la modération désarme le perfide, que l'union soumet la tyrannie, que la tolérance et la fraternité proscrivent à jamais la confusion des langues et le mauvais vouloir du perfide; que ce fut toujours de cette confusion que l'on profita pour les subjuguer, que ce sera toujours sur elle que l'on s'étaiera pour les séduire, les corrompre et les diviser. Qu'ils se gardent donc de céder à des penchans trompeurs, à des aspects dangereux; et que s'ils veulent être forts et respectés, il ne faut pas qu'ils cessent un instant d'être unis et humains.

Maître, ne soyez jamais moraliste sévère, conseilleur exalté, ami impérieux; prêchez, oui, prêchez sans cesse autour de vous la morale du sage, la doctrine de la vérité; conseillez le bien, si vous ne pouvez le faire, et si vous ne pouvez être frère avec tous les hommes, soyez leur ami, leur mentor, car ils sont vos semblables, et vous n'êtes que leur égal.

Avant d'être le frondeur d'autrui, il faut l'être de soi-même, travailler à la réforme des défauts qui y germent et pullulent, et que nous rougissons de savoir aux autres; il faut, dis-je, apprendre l'art de l'indulgence, et savoir supporter et réprimer au besoin avec douceur les fruits de l'exaltation, de la colère ou de la jalousie. Agir autrement, mes FF.·., c'est se mettre en opposition avec le titre qu'on possède, c'est manquer à sa propre dignité, aux préceptes de l'ordre, à la loi du législateur qui commande le pardon des injures, l'oubli de l'erreur et de l'ingratitude.

N° 55.

Bonté, Science et Courage.

—

Mes FF.·.,

L'allégorie nous peint Hiram sous les traits d'un homme à la fois bon, savant et courageux. Le mortel

doué de ces qualités, ne peut faire autrement que de franchir les obstacles qui s'opposent à la réalisation de l'œuvre qu'il poursuit.

Bon, il inspire la confiance, et comme un aimant attire à lui tous les corps; il est vrai que s'il est simple et sans expérience, que sa bonté ouvrira aussi un vaste champ à celui qui exploite le cœur humain; mais si avec cette même bonté il a pour lui la science et le courage, l'intrigue n'aura pas de prise, l'ambitieux pas de succès; car le tact de l'expérience servira d'égide contre la perfidie; le curieux deviendra sa propre dupe, l'hypocrite démasqué se trouvera pris dans ses propres filets, et grâce aux efforts de l'homme courageux, cette ambition sordide, cet esprit d'envahissement et cette soif dévorante qui absorbe tout à son égoïsme avide, disparaîtra sans doute de cette terre foulée par l'opprobre et souillée par ce qu'il y a de plus abject, de plus vil sous la calotte sphérique des cieux.

N° 56.

Conseils du Maître.

Soyez bons, vous ai-je dit, car l'approche de la mort est pénible pour un méchant homme, mais aussi soyez instruits pour apprécier le juste du fourbe, le sage du fou, l'honnête homme du fripon. Ne vous laissez pas aveugler par les prestiges de l'apparence, les attraits du discours, le mirage du flatteur et le spectacle des permanentes jongleries de l'espèce humaines. Reportez votre pensée vers le passé que vous avez franchi, voyez ce que l'expérience vous enseigne, suivez ce que la raison vous dicte, obéissez enfin au besoin qui commande, à la conscience qui vous crie : connais-toi toi-même avant de juger les autres.

La Franc-Maçonnerie est un vaste champ qui produit selon les soins de ceux qui l'ensemencent et la cultivent.

Ce ne sont pas les brillans outils du jardinier qui font germer et croître les semis, les belles paroles de l'agronome qui produisent d'abondantes moissons, les fleurs de rhétorique qui font enfanter la terre des trésors qu'elle nous prodigue chaque année.

Ce ne sont pas les somptueux cordons qui décorent le Maçon qui justifient qu'il est digne de ce titre, ce ne sont pas les phrases pompeuses ni une morale en peinture qu'il faut pour convaincre dans ce siècle d'incrédulité, mais des actes permanens de la doctrine que l'on prêche. Sans cela le nombre des curieux s'accroît et celui des croyans diminue dans la même proportion, et il faut l'avouer, mes FF.·., un tel état de décadence, loin d'imprimer cette vénération due à la Maçonnerie, ne sert au contraire qu'à hâter sa chûte et de confondre cette docte morale, au nombre des futilités de ce monde.

N° 57.

Remarques sur le nombre sept.

—

Mes FF.·.,

Comme M.·., votre âge est de sept ans ; ce nombre a, comme tout ce qui tient à la Maçonnerie, son point d'observation, son but d'utilité.

Philon, d'Alexandrie, disait à Caligula : « Tout » corps agissant est composé de trois mesures : longueur, largeur, épaisseur ; et de quatre extrémités, » qui sont le point, la ligne, la superficie et le solide. » C'est donc des sept qualités précitées que surgissent une foule d'observations fort judicieuses. A sept ans se développe chez l'enfant le germe de la dentition, au sept doublé la puissance génératrice, au trois fois sept la virilité qui constitue l'homme.

Ce nombre était celui des pléiades, des planètes,

des jours hebdomadaires, des merveilles du monde, dont il ne reste plus aujourd'hui que les pyramides ; ce nombre est aussi celui des tons de la musique, des voyelles de la langue grecque, des phases de la lune.

Les Hébreux remarquent que l'on fit entrer sept paires d'animaux dans l'arche de Noé ; que cette arche s'arrêta après sept mois d'inondation ; que la colombe qui en sortit ne rapporta le rameau que le septième jour. Moïse défendit de recueillir la manne du désert après le sixième jour ; Nabuchodonosor fut privé pendant sept ans de sa raison ; Anthiocus fit mettre à mort les sept frères Machabés ; Épiphane Joseph prédit sept années d'abondance et sept années de stérilité ; l'Asie comptait sept églises du temps des apôtres ; l'hydre de Lerne avait sept têtes ; la lyre antique sept cordes ; le Nil sept embouchures, l'ancienne Rome fut construite sur sept collines ; elle fut gouvernée par sept rois ; l'arc-en-ciel a sept couleurs, et chacun de ses rayons sept nuances ; l'on prétend enfin que l'Éternel fit le monde en six jours, qu'il consacra le septième au repos, et qu'il fallait sept années d'étude aux initiés de la vieille école pour obtenir la maîtrise.

N° 58.

Déclinaison vicieuse.

—

Mes FF.·.,

Comme vous venez de l'apprendre, sept années d'études consacraient au nombre sept cette tradition efféminée que nous franchissons en sept mois. Cette première date n'était pas une fiction, et quelques soient nos progrès depuis, quelque soit notre intelligence, il est impossible que le laps de temps que nos lois modernes nous obligent à parcourir, soit suffisant pour embrasser les connaissances de l'ancien Maître ; que ces connaissances profondes ne soient pas rigou-

reusement exigibles, je veux bien le croire; mais tout à fait superflues, je soutiens le contraire : cependant les trois quarts des Maîtres de nos jours sont tout à fait ignorans de ce qu'ils doivent savoir, et à Paris, où la facilité d'apprendre et de s'instruire est si grande, il semble que toute la science de ce degré comme des autres, soit gravée sur l'insigne qu'on est fier de porter, et se résume dans le nom et les mots de reconnaissance, que l'on communique avec la fierté de cet oiseau au brillant plumage. L'on s'étudie à contrefaire l'important qu'on critique, et revêtu de l'habit des sages de l'antiquité, on se croit de grands génies, des modèles de vertu. Oh! combien la vanité trompe! Combien l'orgueil n'aveugle-t-il pas celui qu'il flatte, et que de Panglos notre cité n'engendre-t-elle pas, que de Marsyas prétendent juger autrui, que de Midas ne se font-ils pas applaudir, que d'Apprentis indignes de l'initiation, que de Compagnons parjures, que de Maîtres ne voyons-nous pas spéculer et trafiquer sur l'ordre vénéré qui nous fut transmis par nos pères, cet ordre que la force de la raison, les ailes du temps et la marche des révolutions ont respecté, quand il n'y avait pour elles rien de sacré, rien de bon, rien d'utile et de respectable !...

FF.˙., il ne faut pas se leurer d'un fol espoir, se fasciner l'idée de vains prestiges, l'ordre fut ce qu'il n'est plus, ce qu'il ne sera jamais, si ses disciples ne rentrent sérieusement et sincèrement sur le terrein qu'ils foulent sans culture, et qui chaque jour devient aride et désert, faute des semis précieux qui le rendirent jadis si fertile.

N° 59.

Inutilité.

—

Mes FF.˙.,

Pour le profane qui spécule sur le souffle qui s'exhale de sa bouche, sur les pas qu'il fait, sur le temps qu'il

emploie, le moindre denier qu'il dépense, la Franc-Maçonnerie n'a pas de but d'utilité, je dirai plus, elle ne peut être que préjudiciable à ces intérêts, parce qu'elle fut instituée pour donner et non pour recevoir.

Pour l'initié, qui croit qu'au seul nom de Maçon on va lui ouvrir toutes les portes et faire disparaître toutes les nuances de l'état social, il y a erreur patente. Le libéralisme de l'un ne pouvant cadrer avec l'impériorité de l'autre, tous les hommes n'étant pas Maçons, ne peuvent donc pas se comprendre, et chaque disciple, en sortant du temple, doit revenir à l'état qu'il professe, à la fonction qu'il exerce, avec le cœur pénétré de ce qu'il a entendu, et travailler en son particulier à la progression de la doctrine qu'il désire voir grandir et prospérer dans le plus grand cercle possible. Toute idée contraire est fausse, car le mérite du Maçon et ses droits à la fraternité ne sont plus dans un titre devenu banal, et ne sont acquits qu'après avoir fait preuve d'un dévouement sincère, d'une conduite irréprochable et d'une longue série de bienfaits.

Mais pour l'esprit fougueux, qui se jette à corps perdu dans les bras de l'initiation, pour y forger un système à sa guise, et soumettre l'ordre à son bon plaisir, il y a abus de confiance, oubli du devoir; pour celui qui donne pour qu'on le sache, se rend utile pour être remarqué, et qui parle bien, long-temps et souvent, sans d'autre but que de se faire connaître, il y a ostentation, orgueil, vanité profonde et dilapidation du temps.

Ainsi, tout but d'intérêt personnel, de curiosité, de spéculation, d'avarice, de prodigalité et de jonglerie, frappé au coin du type de l'homme rampant et vil, ne saurait trouver une voie de succès, une lueur de fortune dans la Franc-Maçonnerie, parce qu'elle n'est riche qu'en doctrines, et pauvre en ressources; je dis pauvre, parce qu'en déboursant sans cesse, elle ne peut espérer d'opulence que dans la noblesse de ses actes.

N° 60.

Utilité.

Son utilité est incontestable pour l'homme judicieux, qui ne peut vivre sans l'homme, pour le mortel qui sent qu'il ne se doit pas exclusivement tout à lui-même, qu'il a besoin de son homonyme, comme celui-ci a besoin de lui; qu'il ne peut seul satisfaire aux exigences de sa nature, qu'il est aux humains ce que ces derniers sont à la société, et que quiconque ne pense qu'à soi est indigne de vivre.

Je le demande, mes FF.·., où peut-on rencontrer plus de sympathie, d'attraction, de rapprochement, d'urbanité, de tolérance, de fixité, d'égalité de pensées, de confraternité, en un mot, que dans nos temples.

Tous ceux qui comprennent, pensent, sentent, et qui se donnent la peine de réfléchir, reconnaîtront comme moi, qu'il n'est aucun réduit ici-bas qui puisse réunir d'aussi nombreux élémens d'homogénéité, et rivaliser avec les dogmes de la Franc-Maçonnerie.

Ici, mes FF.·., l'homme n'a pas à craindre que l'on blâme ou condamne sa croyance; nul de nous ne scrute la pensée de l'autre, ne combat la doctrine, le Dieu que ses pères lui ont donné; chacun de nous le vénère dans le G.·. Arch.·. de l'Un.·., et sans établir de controverse sur sa forme, reconnaît d'une voix unanime tout le prix de ses effets.

La Maçonnerie a donc l'immense avantage d'offrir à ses disciples un autel unique, un autel où tous les hommes de bien peuvent brûler leur encens, un autel qui ne fut jamais souillé par le sang de leurs semblables, et sur lequel jamais n'a brûlé le poison de la discorde, la myrrhe de l'idolâtre superstition.

Le Maçon peut être transporté, comme la feuille, sur une terre inconnue : ce changement, que le profane considère souvent comme une calamité, n'est

pour lui qu'un simple déplacement de lieux, car il ne change que de climat, et non pas de famille : l'objet de sa vénération est toujours présent à sa vue; l'univers étant son temple, quelque soit son berceau, il est toujours certain d'y trouver accès.

Qui oserait encore mettre l'utilité de la Maçonnerie en parallèle avec les rivaux qui la calomnient. Le père de famille peut puiser dans ses préceptes les besoins que réclament la communauté qu'il régit; le fils des conseils salutaire à la conduite qu'il doit tenir envers les auteurs de ses jours; le célibataire peut y retrouver la société qui lui manque; l'orphelin le mentor qu'il a perdu; la veuve le soutien qu'elle regrette; le vieillard des consolations à ses maux.

Le prodigue peut y apprendre le prix de l'épargne, l'avare celui du bienfait, le fourbe l'art de la franchise, l'hypocrite celui de la bonne foi, l'ignorant peut s'y instruire, le savant peut y enseigner.

Enfin, mes FF.∙., tous les mortels peuvent y trouver la juste récompene de leur œuvre; mais pour cela, il faut que chacun ait conviction, confiance et conscience dans ses actes, et surtout qu'il soit fidèle dans ses promesses, et d'une résolution inaltérable.

N° 61.

Acheminement funeste.

Il faut avoir le courage de le dire, il y a loin du problême à la solution; il y a loin aussi de l'apparence à la réalité, de la promesse à l'accomplissement de la foi jurée, de cette parole volontairement engagée sous l'invocation de l'honneur, que l'on viole impunément chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, comme une promesse dérisoire faite dans une orgie, dont les effets doivent disparaître avec la fumée alcoholique d'un rêve de dépravation.

Aujourd'hui, on se fait Maçon par curiosité ou par

intérêt; mais comme l'on ne rencontre pas au premier et deuxième degrés les objets que l'on convoite, on se dit : montons plus haut, sans examiner durant le trajet la route que l'on a tenue : cinq mois, sept même, sont à peine écoulés, et l'art de la marche à peine connue, qu'il se trouve des initiés complaisans pour attester que les distances voulues sont franchies, que le nouveau candidat est assez instruit, et qu'on peut lui accorder ce qu'il sollicite. Pour donner plus de poids au mensonge, le complaisant signe, la confiante assemblée sanctionne, et le Maître qu'elle s'est choisi, c'est-à-dire le premier d'entre elle, cédant aussi au penchant financier qui déborde de toutes parts, communique ou donne, à prix d'argent, quelques mots, et l'initié se dit encore à lui-même en se retirant plus confus que satisfait, c'est donc tout cela : oh! si j'avais su ?...

Socrate disait un jour à ceux qui blâmaient l'exiguité de l'habitation qu'il faisait construire, elle serait assez grande s'il n'y entrait jamais que de vrais amis.

Je dirai comme lui, que le nombre des Maçons serait toujours assez grand, s'il ne s'augmentait jamais que par ceux qui veulent suivre ses lois, et toujours trop nombreux s'il ne se reproduit que par des hommes qui s'imaginent que ces temples sont des forums, des lieux de trafic et d'agiotage. Jadis le F.·. pouvait tendre une main secourable à son F.·., le relever dans son infortune, parce que tous les Maçons jouissaient de la même aisance; mais depuis que la pauvreté l'emporte sur l'opulence, l'équilibre est rompu, les ressources de la charité fraternelle sont insuffisantes pour égaliser le poids ou combler le vide du besoin qui croît chaque jour avec une effrayante intensité; et comme il est plus d'initiés en position de recevoir que de donner, il est de toute impossibilité maintenant de ramener l'unité primitive à son point de départ.

Il ne faut pas croire que ce vice funeste soit l'ouvrage de l'institution, mais bien celui de ceux qui fabriquent des initiés à tort, et contre toute défense des lois de l'Ordre.

Maîtres, suivez l'exemple d'Hiram, soyez prodigues

de bienfaits, soyez avares de prodigalités, faites abnégation d'amour-propre, de cet intérêt vénal qui dégrade l'homme et qui avilit toutes ses actions; retrempez l'Ordre de sujets dignes de lui, de sujets qui puissent l'annoblir, progager sa doctrine, et tenir ce qu'ils ont promis. Laissez au monde profane, l'aveugle qui prétend tout voir, l'ignorant qui veut tout connaître, le curieux qui veut tout savoir, et l'intrigant qui veut tirer partie de tout.

FF.·., cessez de croire à l'anéantissement de la Maçonnerie, si d'officieux Maçons ne recrutaient plus pour elle, rappelez-vous que le nombre numérique ne constitue ni la science, ni la prospérité, qu'il ne fallut que trois cent Spartiates à Léonidas pour défendre les Thermopyles, que les fastes de l'histoire nous déroulent à chaque page des prodiges de valeur et de résolution, que tout récemment encore l'énergie de cent vingt-trois hommes a mis en fuite douze mille sauvages; que les préceptes de Confucius ont germé jusqu'alors, que les lois de Lycurgue ont envahi le monde, que la foi de Zoroastre, d'Osiris, du Christ et autres, ont trouvé de nombreux imitateurs; que la Maçonnerie s'est reproduite d'elle-même tant qu'elle a eu, comme l'histoire, des hommes courageux, des hommes enfin dont nous ne sommes plus que les ombres faites pour indiquer aux chroniqueurs de l'époque que l'on professe encore fictivement l'ordre antique des philosophes d'Égypte.

N° 62.

Suppositions.

—

Mes FF.·.,

Supposons qu'un miroir ait vu le jour avec l'homme ayant un siècle, pensez-vous que les traits qu'il refletera à cet âge soient les mêmes qu'à vingt ans? Non; nul doute que son encadrement ait suivi le caprice du

temps, le goût des hommes; mais son fond aura-t-il varié, calquera-t-il vieux ce qui sera jeune, et jeune ce qui sera vieux?..... Non, cependant ce verre étamé, ce réflecteur aura vieilli comme le centenaire; comme l'homme aux cent années il aura franchi l'espace et supporté les effets de cette longue période, le vieillard le reconnaîtra s'il a conservé son enveloppe, mais il ne le sera pas lui, quand bien même il n'aurait pas changé de vêtemens, s'il a cohabité sous un autre toit que celui qui le vit naître.

Le navigateur ne saurait s'orienter sans l'étoile polaire, l'astronome sans ces remarques célestes, et le Maçon reconnaître son culte s'il ne suit pas la fidélité du miroir, la fixité de l'étoile. Je le demande, si l'astre du jour suivait la mappemonde dans le même sens de rotation, pourrait-on prouver et dire que le soleil luit pour tous, il faut donc qu'il soit fixe; et bien il en est de même de la Maçonnerie, que je compare à ce miroir, emblême de la vérité, à cette étoile pole nord, guide du voyageur, et à cet astre de feu, qui éclaire l'univers et le vivifie.

Pour l'homme d'honneur, il n'est pas besoin de nantissement, pour le mortel véritablement pieux, il n'est pas besoin d'agiter l'airain dans l'air, pour lui indiquer que l'heure de la prière est venue, et qu'il doit se hâter d'y répondre.

Pour le profane qui veut être reçu, il n'est pas besoin d'embaucheurs, d'excitations, de promessses, l'aimant de la sympathie seul suffit de reste. Laissez donc celui qui vit au jour le jour avec peine, n'augmentez pas ses charges, ne privez pas les siens du fruit de son labeur, ne troublez pas la paix de la communauté, et si vous ne pouvez alléger son fardeau, ne le lui rendez pas plus pesant.

Et vous, initiés, ne semez pas en vain, ne jetez pas à l'orgueil les métaux de la nécessité, ne parez plus vos poitrines de ce clinquant de distinction, sans être toujours prêts à répondre à qui vous interrogera; montrez au monde profane ce que c'est qu'un Maçon, faites en sorte qu'il n'ait point à vous montrer du

doigt, ne vous donnez jamais en spectacle au genre humain, ne prêtez jamais vos moyens à l'intrigue, ne vendez jamais votre foi, ne prostituez jamais votre culte, ne livrez jamais votre frère, mais avant de lui donner ce titre, faites en sorte de le bien connaître; car il en coûte moins de refuser sa porte à un inconnu que de la refermer sur l'ingrat qui aurait fait abus de son ouverture.

N° 63.

Exhortation finale.

Mes FF.·.,

Je vous disais, le 18 novembre 1839, sans avoir eu le bonheur d'être compris, comme tout rêveur de l'égalité maçonnique, je ne cesse de me demander comment il se fait qu'aux lieux où l'on prêche la morale, l'oubli des communes erreurs, on s'y laisse aller à l'oubli des devoirs, aux penchans de l'amour-propre et des personnalités.

Les fondateurs des Hospitaliers français, en plantant en ces lieux l'étendard de la tolérance, n'ont pas eu d'autre but que de resserrer plus étroitement entr'eux leurs relations civiles et maçonniques, et d'entretenir en quelque sorte perpétuellement le feu sacré de cette amitié qui fait le charme de nos réunions.

En venant nous associer tour à tour à cette œuvre de haute philantropie, nous avons souscrits aux actes de nos devanciers, avec promesse de perfectionner, s'il est possible, l'édifice qu'ils ont élevé à la gloire du G.·. Arch.·., et dans l'intérêt de ses enfans.

Cette promesse, mes FF.·., peut se réaliser, si nous avons l'esprit de supporter sans secousses les instans de crises comme les jours de félicité. Hélas! connaîtrait-on les ravages de la tempête, s'il n'existait que des jours sereins.

Cette sérénité, ce calme, sachez les maintenir par une prudente et sage direction, songez que vous y êtes tous intéressés, que tous vous devez y apporter les fruits de votre zèle, la cote-part de la fraternité.

Que le Maître a besoin du concours des Maîtres, que les Compagnons ne peuvent rien sans eux, que les Apprentis ne demandent que l'exemple, l'instruction, les moyens de se rendre dignes de nous et de cette initiation qui leur est vantée, de cette initiation que nous devons tous avoir à cœur de leur retracer avec tout le faste et l'hommage qui lui est dû.

FF.˙., c'est une voix amie qui s'adresse à vous, un de vos égaux, que vous avez habitué à vous parler sans détours, à vous exprimer toute sa pensée, tout ce qu'il éprouve, sent et désire pour la famille morale à laquelle il est heureux de consacrer ses faibles lumières.

Ces lumières n'appartiennent pas à la particule que je place devant mon nom, ce titre de lieux et de parenté doit rappeler encore à plus d'un habitant de cet Or.˙., qu'il fut naguère celui du Rousseau du peuple, celui du poète auquel je m'honore d'appartenir par les liens du sang, non parce qu'il eut la vogue du temps, mais parce qu'il était homme de bien, plébéien de naissance, et fier comme je le suis d'appartenir à cette classe commune où j'ai puisé le jour, et dans laquelle j'ai trouvé tous les élémens propres à perfectionner mon ignorance.

Je vous ai parlé de l'utilité de la Maçonnerie, le hasard me la fit connaître, et quand dans la fougue de l'âge j'eus besoin de conseils, je trouvais dans son sein des leçons qui, de l'agréable m'ont conduit à l'utile. Affermi dans mon irrésolution, corrigé dans mes défauts, elles ont guidé mes pas incertains dans des sentiers d'absinthe et de fleurs, et suis arrivé jusqu'ici avec le calme qui constitue la paix du cœur et de l'âme, avec l'espoir toujours croissant de rencontrer à mon dernier jour, comme aujourd'hui, des FF.˙. pour fermer les yeux de celui qui vécut pour les aimer, et qui rendra le dernier souffle en les re-

grettant.... C'est vous dire assez que si jusqu'alors j'ai compté sur la Franc-Maçonnerie pour régler ma conduite, elle à son tour, peut compter sur moi jusqu'à mon dernier instant pour défendre son culte.

N° 64.

ÉPISODE HISTORIQUE.

—

Mes FF.·.,

J'ai voulu dire, à l'exposé du premier degré, qu'après avoir parcouru pendant deux lustres, ou dix années, les sinuosités d'un sol qui nous est connu sous le nom d'Italie, j'avais été ramené sur celui de ma patrie par la force des événemens.

Il vous importe peu sans doute de connaître ce qui va suivre ; mais comme cet exposé vient ajouter une preuve de plus à l'utilité de la Maçonnerie, avant de clore ce troisième degré, j'ai cru devoir ne pas le passer sous silence.

Vous le savez, mes FF.·., les souvenirs d'enfance sont parfois de beaux rêves, et s'ils font revivre de douces émotions, ils laissent aussi souvent dans le cœur une impression ineffaçable. En 1806, vivait confondu pêle mêle, au milieu des instrumens de guerre et des appareils des camps, un bambin inoffensif, sans qu'aucun des soldats se soient occupés s'il y avait, ou non, un être de plus à l'effectif du premier régiment de sapeurs-mineurs.

Ce bambin ayant sensiblement grandi, prit la modeste place réservée aux enfans de troupe.

Et là, près de celui qui lui donna le jour,
Il cheminait gaîment en suivant le tambour ;
Ces instans fortunés étaient pour lui des fêtes,
Ces transports enfantins défiaient les tempêtes.

Partout l'aigle des Francs inspirait le respect,
Et l'univers saisi tremblait à son aspect.
Ah! si le souvenir fait appel à ma muse,
Pardon pour le transport qui me berce et l'abuse;
On dirait que le temps a ralenti son cours,
Et que je suis encore au printemps de mes jours;
Mais, hélas!.. quelle erreur, ce n'est plus qu'un vain rêve.

Le 14 août 1811 venait de sonner à l'horloge de Piombino, petit port de mer faisant face à l'île d'Elbe; et comme vous le savez, cette date était la veille d'une grande fête, et il va sans dire que le nombre des convives était grand, et qu'aucun des invités n'y faisait défaut.

Dès l'aurore, l'on voyait arriver en ville et se presser sur tous les points, des soldats cultivateurs des rives de la Méditérannée, la variété des costumes, des coiffures et des armes, joint à celle des indigènes, offrait à l'œil un spectacle tout à fait pittoresque.

Tandis que la foule affluait sur le théâtre de la fête, et que les nombreux hommes d'armes, confondus parmi le peuple, se livraient à l'abandon dans les bras du plaisir, s'acheminait isolement, non loin de la roche du palais ducal, des promeneurs isolés. Un monument simple, entouré de hautes murailles, laissait apercevoir seulement sa toiture conique, au milieu d'une futaie d'arbres de tous pays; vous avez reconnu sans doute, mes FF.·., l'asile de paix destiné au culte des Maç.·. En effet, ce jour était aussi celui d'une solennité imposante; il ne s'agissait rien moins que de convaincre et d'initier à l'Ordre le prieur du couvent qui servait alors de caserne à une partie de la garnison de Piombino.

Comme dans nos jours de fêtes, le temple avait pris une attitude riante, un aspect animé, et digne du profane qu'on allait y recevoir.

Les formalités remplies, ainsi que les exigeances tracées par le rituel, le récipiendaire fut introduit et soumis tour à tour aux épreuves physiques et morales. Les réponses judicieuses du candidat, l'exposé rapide et profond du Vén.·., et le tableau qu'il retraça de la

curiosité, joint à l'infernal effet du premier voyage, tout, en un mot, sembla provoquer le cri perçant qui partit de l'une des colonnes, vint interrompre tout-à-coup le cours de la réception, suspendre les initiés, et troubler l'écho du sanctuaire.

Une recherche immédiate est faite sur le point où la voix s'est fait entendre, et bientôt après l'on trouve, blotti sous une des banquettes de la colonne du nord, qui..... ? le fils du sapeur-mineur dont je viens de vous parler plus haut.

Doué, comme la jeunesse, de ce sentiment de curiosité qui aiguillonne les petits comme les grands, cet enfant, ayant saisi les intentions du prieur, le jour et l'heure qu'elles devaient se réaliser, ayant su mettre en défaut la préoccupatoin des servans, était parvenu dans le temple sans avoir été remarqué, il s'y était caché, comme vous venez de l'apprendre, et vous savez le reste.

Je vous laisse à penser de la surprise que produisit cette découverte inattendue, et dans quel piteux état se trouva l'enfant de troupe quand il se vit en présence de son père, qui déjà se disposait à lui tirer vigoureusement les oreilles... Il fut mis à l'abri de cet orage; mais il ne put se garantir de la sérieuse réprimande du président. Le jeune curieux protesta de son repentir, puis il fut éconduit hors de l'At.·., dans lequel il fut bientôt réadmis à l'unanimité de l'assemblée, pour subir à son tour les épreuves, qu'il supporta, non sans frayeur, mais auxquelles il satisfit, et, comme le prieur, fut consacré au premier degré de l'Ordre.

Plus tard, en juin 1814, le jeune Maçon, forcé de suivre le torrent funeste qui entraîna à la fois dans son cours les vieux débris de l'armée d'Italie et l'ère fortunée de la France, regagnait, avec les auteurs de ses jours, le chemin d'une patrie naguère si puissante et pour laquelle il venait de sentir battre son cœur pour la première fois. Dans la matinée du quinzième jour du mois précité, au moment d'entrevoir le terme d'une pénible journée de marche, et de jouir, à Bologne, du repos de l'étape, la petite caravane se voit

aussitôt entourée de toutes parts par une troupe errante de cosaques, qui se mettent non-seulement en devoir de piller, mais d'assouvir une passion effrénée sur la mère du jeune mineur : cette violence exaspère le père de famille qui, ne pouvant supporter pareille infamie, s'élance comme un trait sur cette meute de frénétiques, en affrontant la mort qu'il a bravée dans vingt combats, et qui le respecte depuis soixante-sept ans ; cette fois, il va la recevoir, car sa tête est menacée de toutes parts, quant tout à coup une voix,.... une voix puissante a fait retentir à l'oreille un axiome étranger, et dont l'effet magique ressemble au prodige. Cette troupe, exaltée par la rapine et la lubricité, s'arrête, puis tombe comme la foudre aux pieds de celui qu'elle allait égorger, et son attitude suppliante a prise la place d'une horde inhumaine ; un triangle, tatoué sur la poitrine du vieux guerrier, a causé ce miracle, un signe, un mot acheva de soumettre cette bande de fanatiques, contribua à la remise du butin volé, et valut de plus un sauf-conduit qui fut d'un grand secours à cette escouade durant le long trajet qu'il lui restait à faire pour atteindre le sol français.

1815 ayant ramené sur la patrie les bayonnettes étrangères, vingt cosaques de la garde russe se trouvaient logés chez M. Dubut, rue des Noyers, 31, il arriva que les premiers, se croyant en droit de maltraiter nos compatriotes, comme il est en usage qu'ils le soient eux-mêmes dans leur pays ; une rixe violente s'éleva tout à coup contre ces Baskires ; le vieux mineur habitait la maison du numéro 31 susdit ; se trouvant attiré sur le lieu de la scène, et avec l'intention sans doute d'y prendre part, s'aperçoit d'un signal qui lui est familier, et ce signe accompagné d'une invocation de détresse, fait comprendre de reste au vieux vétéran le rôle qui lui reste à remplir, et bientôt il rend à son libérateur du 15 juin 1814, la vie qu'il lui a sauvée ; ce qui prouve qu'un bienfait n'est jamais perdu, surtout en Maçonnerie.

1828 semblait devoir ramener dans le monde maçonnique le fils du mineur en question, et qui trop

jeune jusques-là pour apprécier tout le prix de cette doctrine philosophique, s'était contenté, comme tous ceux qui ne la comprennent pas, d'en raisonner sans la connaître, quand un F.·. qui vous est bien connu, le fit affilier aux HOSPITALIERS FRANÇAIS. 1835 couvrit d'un voile funèbre, après quarante-six années de glorieux services, les jours du vétéran Maçon : son fils seul survit à cette petite famille, et si ce récit pouvait élever le moindre doute, il est prêt à donner des preuves authentiques de ce que vous venez de lire ; car l'auteur et l'acteur de ce souvenir épisodique, c'est moi,

Votre tout dévoué F.·.,

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

O.·. de Paris, le 24 août 1841.

N° 65.

Extrait du Rituel.

INSTRUCTION.

D. Êtes-vous Maçon ?
R. Mes FF.·. me reconnaissent pour tel.
D. Quel est le but de la Maçonnerie ?
R. D'éclairer les hommes, pour les rendre meilleurs.
D. Où travaillez-vous ?
R. Dans un At.·. que l'on nomme chambre du milieu.
D. Que signifie cette dénomination ?
R. Elle signifie que le Maçon parvenu au degré de l'instruction, s'occupe intérieurement à tracer des plans que doivent suivre les ouvriers qui sont placés sous sa surveillance.

D. Quels sont les ouvriers placés sous votre surveillance ?

R. Les Compagnons et les Apprentis.

D. Seriez-vous Maître ?

R. L'acacia m'est connu.

D. Comment êtes-vous parvenu à la chambre du milieu ?

R. En montant un escalier divisé en trois repos, l'un de trois marches, l'autre de cinq, et le troisième de sept.

D. Que signifient ces repos et le nombre de marches que vous avez montées ?

R. Le premier repos, où l'on arrive par trois marches, est la figure de l'initiation aux mystères de la Maçonnerie ; le second, où l'on parvient par cinq marches, est l'emblême des connaissances acquises dans le second degré, symbolisé par l'étoile flamboyante ; et le troisième repos, après avoir monté sept marches, figure les sept arts libéraux dont la science m'a fait trouver digne d'être reçu au grade de Maître.

D. Quelle instruction vous a-t-on donnée dans le premier degré ?

R. On m'a fait connaître l'existence d'un Dieu, auteur et conservateur de tout ce qui est.

D. Qu'avez-vous appris dans le second degré ?

R. On a commencé par m'apprendre à me connaître moi-même, ensuite on m'a dirigé vers l'étude des arts utiles à la société.

D. Quelle idée morale avez-vous tiré de ces premières connaissances ?

R. J'ai reconnu que l'instruction était indispensable à l'homme, parce qu'elle conduit à toutes les vertus ; et qu'elle est un moyen d'union, puisqu'elle fait connaître à chacun ses droits et ses devoirs.

D. Qu'avez-vous vu dans le troisième degré ?

R. L'histoire affligeante de la fin tragique de notre resp.·. M.·. Hiram.

D. Quelle fut donc cette fin ?

R. Il succomba sous les coups de trois ambitieux, qui voulaient obtenir par la violence les faveurs que

l'on ne peut accorder qu'à l'instruction et à la capacité.

D. Qu'était le R.·. M.·. Hiram ?

R. Un homme célèbre dans la connaissance de l'architecture, dans l'art de fondre, de couler et de façonner les métaux, auquel Salomon avait confié la direction des ouvriers employés à l'érection du premier temple dédié à JÉHOVA, Dieu éternel.

D. Comment avez-vous été informé de l'événement funeste qui trancha les jours de ce Maçon ?

R. Par la tradition de nos prédécesseurs.

D. Cette histoire ne couvre-t-elle pas quelques mystères ?

R. Je le crois, car le livre antique qui nous parle de notre R.·. M.·. Hiram, ne fait aucune mention de sa fin.

D. Que signifie donc l'histoire d'Hiram ?

R. Je pense que, dans la vérité, cette histoire est une figure de la marche du soleil dans les signes intérieurs, pendant les trois mois sont les trois conspirateurs, cause immédiate de sa fin apparente au solstice d'hiver.

D. A quelle circonstance reconnaissez-vous cela ?

R. Le soleil, à cette époque de deuil pour toute la nature, paraît vouloir fuir pour jamais notre hémisphère; cependant on le voit bientôt se relever, retourner vers l'équateur, et reparaître dans tout son éclat; de même nous voyons notre R.·. M.·. Hiram, retiré des bras de la mort et revenir à la vie.

D. Cette allégorie n'aurait-elle pas encore quelque autre signification ?

R. Au moral, elle nous représente les persécutions que, de tous temps, la vérité a eu à essuyer de l'ignorance, du fanatisme et de la superstition; car le nom même d'Hiram signifie la vie et la vérité.

D. Dans quelle vue a été institué le grade de Maître?

R. Pour combattre l'erreur et les préjugés qui s'opposent au développement des connaissances humaines, pour briser le joug de l'ignorance et faire briller la vérité.

D. Les deux premiers degrés de la Maçonnerie ne se proposent-ils pas le même but ?

R. Oui, sans doute ; mais ils sont plus spécialement destinés à instruire et à préparer l'initié pour le mettre en état d'accomplir cet important dessein.

D. Comment, dans nos mystères, s'opère la résurrection d'Hiram ?

R. Par le concours de trois Maçons éclairés, c'est-à-dire par la réunion de l'entendement, l'observation et le savoir.

D. Expliquez-moi cela ?

R. Je veux dire que le deuxième Surveillant, en le prenant par la main, et lui donnant l'attouchement d'Apprenti, sans qu'elle lui échappe, le premier s'étant réuni au second, sent, comme ce dernier, que la chair quitte les os, et que leurs forces sont insuffisantes à l'accomplissement de leurs désirs; mais le Maître s'étant réuni à eux, ils parviennent à remettre sur pied celui qui représente le R.·. M.·. Hiram, et reconnaissent en lui une vie nouvelle.

D. Que signifie cela ?

R. C'est l'image des trois premiers jours qui suivent le solstice, pendant lesquels on dut être incertain sur la marche qu'allait prendre l'astre lumineux ; car ce n'est qu'au troisième jour que l'on reconnaît visiblement son retour vers l'hémisphère supérieur.

D. Comment avez-vous été reçu Maçon ?

R. Par les cinq points parfaits de la Maçonnerie, et par un mot que m'a prononcé le Maître.

D. Donnez cet attouchement et ce mot au F.·. second Diacre, afin qu'il vienne me le rapporter ?

R. (*On le donne.*)

D. Que signifie le mot S.·., que vous venez de m'envoyer ?

R. Il veut dire le fils du père, ou la vie nouvelle, par allusion à la naissance apparente de l'astre sauveur de la nature.

D. Les M.·. ont-ils d'autres signes de reconnaissance ?

R. Oui, T.·. R.·. M.·., ils ont aussi un S.·. que

l'on nomme de surprise ou de douleur, un mot de passe, un S.·. d'ordre et de salut.

D. Donnez-moi le signe de douleur ?

R. (*On le fait.*)

D. Donnez-moi le mot de passe ?

R. *Thubal.·.*

D. Que signifie ce mot ?

R. C'est le nom de celui qui, le premier, sut mettre en œuvre les métaux ; il signifie possession du monde, comme en effet la découverte de cet art précieux mit l'homme en possession de tous les biens de la terre.

D. Quel est le signe d'ordre et de salut.

R. (*On se met à l'ordre.*)

D. Que signifie-t-il ?

R. La M.·. étendue et placée horizontalement, le P.·. appuyé sur le côté gauche, est la marque du niveau ou de l'égalité de tous les hommes devant le Gr.·. Arch.·. de l'Un.·.; l'équerre que l'on décrit ensuite, enseigne que toutes les actions des Maîtres doivent être réglées par la justice et l'équité.

D. F.·. Maître des Cérémonies, quelle est la marche des Maîtres ?

R. (*On l'exécute.*)

D. F.·. premier Surv.·., que signifient les trois derniers pas de cette marche ?

R. C'est ce qui caractérise la marche du troisième degré : ils figurent la marche du soleil, depuis l'équinoxe d'automne, où il semble se précipiter d'écueils en écueils, jusqu'au terme de sa course.

D. Quelque autre allégorie ne serait-elle pas encore exprimée dans cette figure ?

R. Cette marche incertaine est encore l'image de la prudence et de la circonspection que l'on doit apporter dans la propagation de la vérité.

D. Quel âge avez-vous ?

R. Sept ans et plus.

D. Que veut dire cela ?

R. Sept ans et plus est un nombre indéterminé qui exprime l'âge de la sagesse, et figure la maturité du Maître Maçon ?

D. Lorsque vous voulez réclamer le secours de vos FF.·., quel signe faites-vous ?

R. (*On le fait.*) A moi, les E.·. de la V.·.

D. Maître, soyez persuadé que vos FF.·. ne manqueront jamais à cet appel.

N° 66.

Poésies Maçonniques.

HOMMAGE MAÇONNIQUE.

Air du prince Eugène.

Muses, à ma voix cessez d'être rebelles,
Lyre, à l'écho répétez mes accens,
Plumes, tracez, pipeaux, soyez fidèles,
Sylphes légers, accompagnez mes chants.
Anime-les, saine philosophie,
Et puissent-ils, dans les temps reculés,
A l'Eternel porter ces mots sacrés :
Honneur à la Maçonnerie. (*bis.*)
Fille du temps, garde du tabernacle,
Où gît la loi de la fraternité ;
Toi dont la voix enfante le miracle,
Qui fait mouvoir toute l'humanité.
Ta charité ne s'est jamais tarie,
Ah ! puisse-t-elle aux siècles reculés,
Vers l'Eternel porter ces mots sacrés :
Honneur à la Maçonnerie. (*bis.*)
De l'orphelin, bienfaisante nourrice,
De l'exilé, guide consolateur,
Du prisonnier, égide protectrice,
Baume divin de la paix et du cœur.

Lorsque par toi tout croît et vivifie,
Ne peut-on pas, dans les temps reculés,
A l'Eternel porter ces mots sacrés :
Honneur à la Maçonnerie. (*bis.*)
Quand le progrès marche d'un pas rapide,
Vers l'avenir, ce civilisateur,
Frères, prenons l'égalité pour guide,
Et suivons tous le signal de l'honneur.
Unis de cœur, d'amour, de sympathie,
Nos vœux irons, dans les temps reculés,
A l'Eternel porter ces mots sacrés :
Honneur à la Maçonnerie, (*bis.*)
De ces leçons, illustres mandataires,
Soyons toujours dispensateurs exacts;
En héritant des secrets de nos pères,
Pour leur maintien, sachons être compacts.
Faisons le bien, chassons l'hypocrisie,
Et s'il se peut, vers les temps reculés,
A l'Eternel portons ces mots sacrés :
Honneur à la Maçonnerie. (*bis.*)

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 67.

LA PRIÈRE.

—

O toi qui gouvernes les cœurs,
Qui règles tout dans cette vie;
Toi qui prodigues tes faveurs
A la docte philosophie;
Répands ta divine clarté,
Que ton égide tutélaire
Guide les enfans du mystère
Vers le but de la vérité. (*bis.*)

Reçois nos vœux et notre foi,
Ici tout à toi s'abandonne;
Vivre ou bien mourir sous ta loi,
C'est tout ce qu'on ambitionne.
Répands ta divine clarté,
Que ton égide tutélaire
Guide les enfans du mystère
Vers le but de la vérité. (*bis.*)
Aux Hospitaliers Français
Donne l'accent qui fraternise,
Que dans leur temple, pour jamais
Germe le fruit qui fertilise.
Répands ta divine clarté,
Que ton égide tutélaire
Guide les enfans du mystère
Vers le but de la vérité. (*bis.*)
Architecte de l'Univers,
Qu'à ta voix chacun se rallie;
Que la finale de ces vers
Soit notre devise chérie.
Répands ta divine clarté,
Que ton égide tutélaire
Guide les enfans du mystère
Vers le but de la vérité. (*bis.*)

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 68.

L'EXHORTATION.

—

Frère, du jour qui fuit vois le puissant mirage,
Vois comme tout s'endort dans l'éternelle nuit;
De ce vaste univers vois quel est l'assemblage,
Ce que peut le mortel, où le travail conduit.

Songe aux instans perdus, à ton heure dernière,
Au temps qui disparaît pour ne plus revenir;
Qu'entre vivre et mourir n'est qu'une barrière,
Qu'un destin inconnu peut aisément franchir.
Retrace-toi souvent le souffle de la vie,
Vois comme elle s'éteint : c'est un pâle flambeau,
Une tige fanée que la mort a flétrie,
A laquelle succède un nouvel arbrisseau.
Frère, rappelle-toi, rappelle-toi sans cesse,
Le jour que les Maçons t'ont admis parmi eux;
Rappelle-toi surtout quelle fut ta promesse,
Ton initiation, ton testament, tes vœux.

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 69.

LE SOUVENIR

AU TOMBEAU DE L'IL.·. F.·. MURAIRE.

—

En franchissant le seuil de ce séjour d'effroi,
Qui pourrait d'un œil sec contempler sans émoi
Cet apparat de mort, ces voûtes sépulcrales,
Assemblage frappant d'antiques saturnales
Que Rome célébrait avec un errement,
Qui détruit, confond tout à la voix du néant?...
Qui pourrait oublier, quand le nom de Muraire
Se lit sur tous les points de ce noir sanctuaire,
Ce que fut ce vieillard, ce que nous lui devons,
Les leçons qu'il donna, celles que nous perdons?...
Souvenirs du passé, que vous avez de charmes!...
Si vous eûtes le don d'entretenir les larmes
Qui viennent chaque jour arroser ces cyprès,
Que n'avez-vous celui de calmer nos regrets....

L'oracle du destin n'est-il plus équitable,
N'est-il pas, pour les bons, d'égide invulnérable?
Le sage n'a-t-il plus de salutaire abri
Que dans l'antre glacé de ce séjour d'oubli?
Le Maître paraît-il, pour passer sur la terre,
Comme le feu du ciel qui sillonne la sphère?
Ha! s'il en est ainsi, Frères, soumettons-nous,
Gémissons sur celui que nous regrettons tous;
Courbons-nous sous le joug du tribut funéraire,
Vivons comme vécut, comme mourut Muraire!...

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 70.

LE CONSEIL.

—

M.·. F.·.,

Repousse loin de toi le conseiller perfide
Qui se dit des humains le mentor ou l'égide;
Laisse ce faux ami, redoute le clinquant
Prêt à flatter ton œil : il masque l'impudent
Qui prêche la raison, et ne vit que d'intrigue;
Qui refuse un denier, et passe pour prodigue;
Se dit bon, vertueux, aimant Dieu, son prochain,
Quand ses actes sont tous contre le genre humain.
Frère, sois toujours tel que le veut la nature,
Vrai, simple, sans détours, homme franc, non parjure,
Et sois bien convaincu que ce titre à nos yeux,
A cent fois plus de prix qu'un blason vicieux.

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 71.

DISCOURS.

—

En parcourant de l'œil ce réduit funéraire,
Vos regards étonnés cherchent en vain, mon Frère,
Parmi ces attributs, ces tentures de deuil,
Ces débris de la mort, ces cyprès, ce cercueil,
Les restes du Maçon qui fait couler nos larmes,
Provoque nos regrets et cause nos allarmes.
Vous savez comme nous à quel supplice affreux
L'on réduisit Hiram, ce Maître vertueux,
Celui qui fut l'appui, le mentor débonnaire
Des ouvriers de paix répandus sur la terre ;
Celui qui préféra la mort au déshonneur,
Qui nous légua son nom, ses vertus, sa ferveur;
Qui nous montra comment on doit, dans cette vie,
Concourir au progrès de la Maçonnerie ;
Comment on doit s'instruire et l'on doit cultiver,
Enfin comme l'on doit enseigner, pratiquer.
Ah ! si les souvenirs de celui qu'on révère,
N'ont pas tout le brillant qui flatte le vulgaire,
Et s'éclipse souvent comme un songe trompeur,
La morale d'Hiram doit germer dans le cœur ;
Puisse-t-elle inspirer l'amour de la science
Au mortel abruti par l'aveugle ignorance !...
Le bandeau de la nuit, ce lugubre linceuil,
Fait de cet univers un dangereux écueil ;
Au milieu des plaisirs et des cris d'allégresse,
Perce l'écho fatal qui souffle la tristesse,
Et l'impétueux vent du pole à l'équateur
Reproduit mille fois ce sifflement d'horreur.
Tout est noir, comme ici, tout semble à l'agonie,
Et paraît confondu dans la même patrie ;
Partout gît la soif d'or, partout la vanité
Se fait un piédestal de son impunité.

On ne vit que d'orgueil, on ne voit que richesse,
C'est un gouffre d'abus, de honte et de bassesse.
Richesse, oui, richesse, elle est tout le bonheur,
Et l'homme de nos jours la préfère à l'honneur;
Ce métal avant tout, c'est son Dieu, son génie,
Sans lui rien n'est sacré, tout le reste est lubie;
On se rit du malheur, de la moralité,
Et l'on répond à qui prêche la charité :
Le bon ton n'en veut plus, il faut suivre la mode,
Et savoir s'affranchir d'un usage incommode,
Quand nos mœurs aujourd'hui prennent soin d'enseigner
L'art d'amasser du bien et non de le donner.
Du beau nom de vertu l'on se pare sans cesse,
La langue calomnie quand la main nous caresse,
On se fait tour à tour soit Tartufe ou Caïn;
L'on venge sur Abel les fautes du destin,
Et l'on ne s'aperçoit des coups de l'arbitraire
Que quand l'humanité nous redemande un Frère.

L. RÉTIF DE LA BRETONNE.

N° 72.

Chant philosophique.



HOMMAGE AU SOLEIL,

Chanté à la fête équinoxiale du printemps, 11 mars 1840, et à fête solsticiale du Sup.·. Conseil, 23 juin.

—

L'astre Phœbus chasse au loin la tempête,
Et de ses feux ranime l'univers;
L'hydre de mort fuit en courbant la tête
Vers le néant, dédale des hivers.

Tout sous nos yeux naît, croît, se multiplie,
Grâce aux rayons de cet astre du jour;
Preux Chevaliers de la Maçonnerie,
Dans le printemps, saluons son retour.
Saluons-le, rendons-lui notre hommage,
Voyons en lui le grand générateur,
De Jéhova c'est la vivante image,
Et de Vesta le puissant protecteur.
Tout sous sa loi grandit et vivifie,
Sans lui tout meurt dans ce vaste séjour;
Preux Chevaliers de la Maçonnerie,
Dans le printemps, saluons son retour.
Si d'Héridom on voit fleurir la rose
D'acacia, l'arbre mystérieux;
Si, d'ici-bas tout se métamorphose,
Si son aspect rend nos cœurs tout joyeux.
Enfin, si tout nous fait chérir la vie,
Et comme lui renaître tour à tour,
Preux Chevaliers de la Maçonnerie,
Dans le printemps, saluons son retour.
Si le soleil n'est pas l'Être suprême,
Il est au moins l'œuvre du grand moteur:
Un tel sujet peut porter diadême,
Et je suis fier d'être son sectateur.
Reconnaissons sa puissance infinie,
Consacrons-lui culte, plaisir, amour;
Preux Chevaliers de la Maçonnerie,
Dans le printemps, saluons son retour.

L. RÉTIF DE LA BRETONNE,

Très-Sage du Chap.·. des Hospitaliers français.

FIN DU TROISIÈME DEGRÉ.

